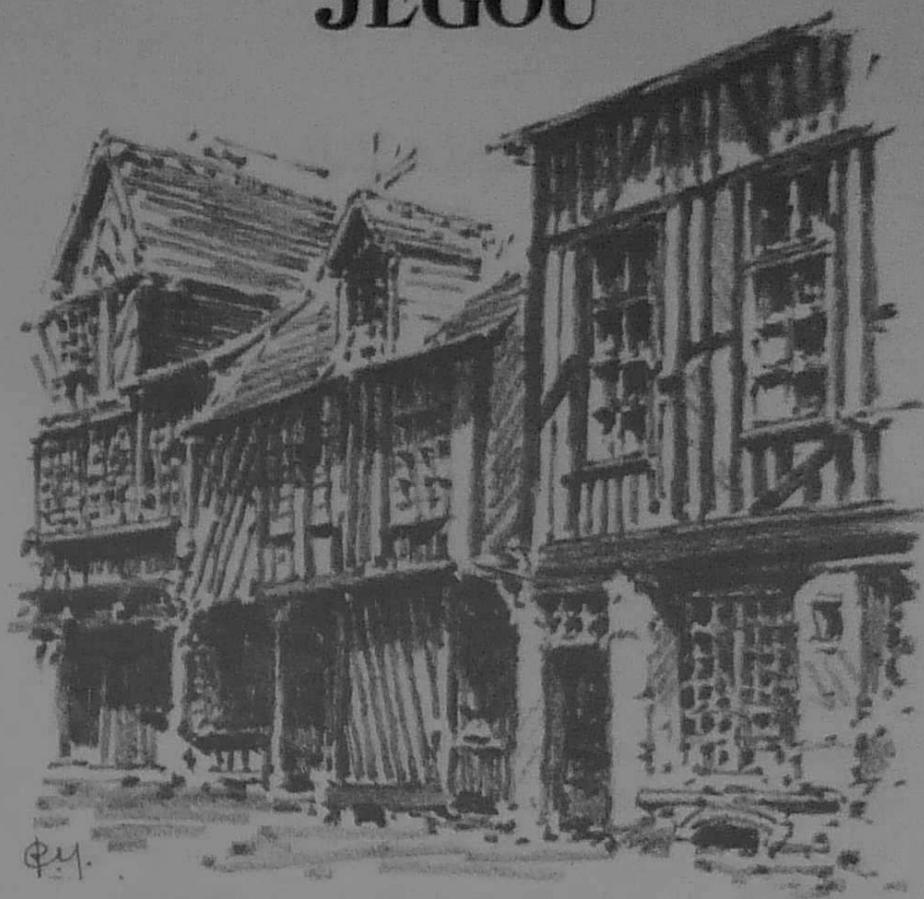


**LUCIEN
JEGOU**



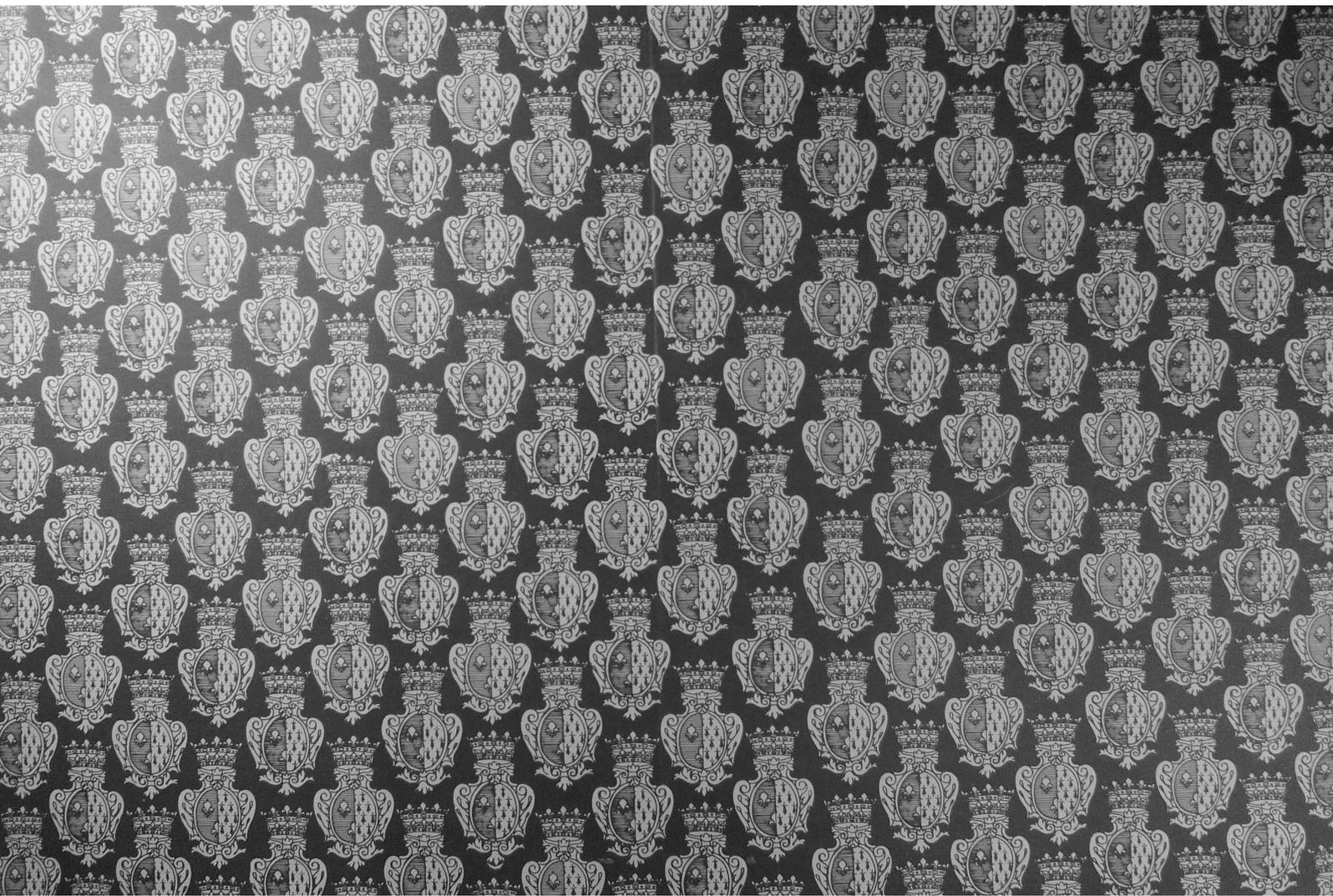
**LE VIEUX
RENNES
EN FLANANT**

lithographies originales de
Pierre MAHUT
Meilleur ouvrier de France

Lettre à l'éditeur de
Henri FRÉVILLE

Librairie CHEMINANT
Place du Palais
RENNES

Atelier d'Art Philippe PETIT, Angers Maine-et-Loire



LE VIEUX
RENNES
EN FLANANT

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Du présent album réservé aux souscripteurs, il a été exclusivement pressé :

Un exemplaire « unique » n° 1, tiré à part, sur velin pur chiffon filigrané des Papeteries d'Arches et comportant sur le même papier une suite supplémentaire de vingt-deux hors texte, les deux gravures, et une suite en décomposition des couleurs de l'aquarelle selon les dix brossages effectués à la main couleur par couleur. Il y est adjoint les zincs de tirage de cinq des hors textes, cinq zincs de coloris de l'aquarelle et deux organaux de l'artiste non retenus pour l'édition. Le tout présenté en deux double-étuis sous couverture pleine peau dorée à la feuille.

Quinze exemplaires « exceptionnels » n° 2 à 16, particulièrement soignés, imprimés sur velin pur chiffon filigrané des Papeteries d'Arches, et comportant sur le même papier une suite supplémentaire de vingt-deux hors textes, une suite en décomposition du hors texte en couleur selon les dix brossages différents effectués à la main couleur par couleur. Il y est adjoint un zinc de tirage de l'un des hors texte et un zinc de coloris, un original de l'Artiste. Le tout présenté sous couverture en deux double-étuis.

Quarante exemplaires n° 17 à 56 « Grands Papiers à la Main » pressés sur velin pur chiffon fabriqué à la main au moulin « Richard de Bias » et filigrané, comportant sur le même papier une suite de tous les hors texte et une suite en décomposition des couleurs de l'aquarelle selon les dix brossages différents effectués à la main, couleur par couleur. Il y est adjoint le zinc d'impression de l'une des pages avec illustration in-texte. Le tout présenté sous couverture en double-étui.

Quatre vingt dix exemplaires n° 57 à 146 « Grands papiers à la forme » pressés sur velin à la forme « au béliers » des Papeteries de Lana auxquels il est adjoint une suite supplémentaire sur même papier de vingt deux hors texte et une suite en décomposition des couleurs de l'aquarelle selon les dix brossages différents effectués à la main couleur par couleur. Le tout présenté sous couverture et double-étui.

Trois cent soixante deux exemplaires n° 147 à 508 « bibliophile » pressés sur velin pur fil des Papeteries de Lana comportant une suite supplémentaire des deux hors texte double et une suite en décomposition des couleurs de l'aquarelle selon des dix brossages différents effectués à la main couleur par couleur. Le tout présenté sous couverture et double-étui.

Mille quatre cent quarante deux exemplaires n° 509 à 1950 « De luxe » pressés sur velin pur fil des Papeteries de Lana présenté sous couverture et double-étui.

Il a été pressé en outre cent quarante cinq exemplaires hors Commerce numérotés de 1 à CVL sur différents papiers et réservés aux collaborateurs de l'ouvrage.

Exemplaire No. 1729

DANS LA MEME COLLECTION
DÉJÀ PARUS :

L'ANJOU d'une pierre à l'autre
Texte de Philippe PETIT
Lithographies originales de
Pierre MAHUT

LAVAL, Vieilles Rues, Vieux Logis,
de J. le SOLEUZ
Lithographies originales de
Berthe MARCOU

LE VIEUX MANS
d'Etienne et Philippe BOUTON
Lithographies originales de
Jacques BRETEAU

LE VIEUX NANTES
Cinquième Centenaire d'Anne de Bretagne
d'Armel de WISMES
Lithographies originales de
Roderick LAING

LE VIEUX RENNES en flânant
de Lucien JEGOU
Préface d'Henri Fréville
Lithographies originales de
Pierre MAHUT

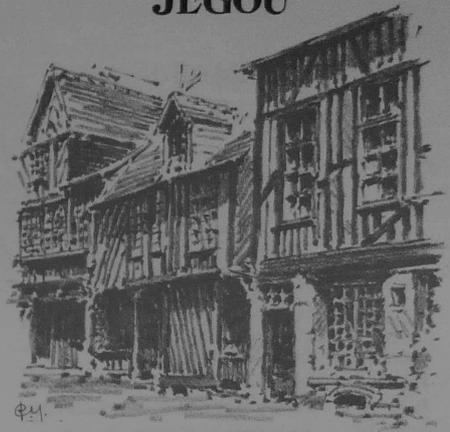
EN PRÉPARATION
L'ANJOU, manoirs et logis
L'ANGOUMOIS, CAEN, ROUEN,
SARLAT, LYON, PARIS, LILLE

Dépôt légal 4ème trimestre 1977 - Copyright by Philippe Petit



Anne de Bretagne entreprenant son tour de Bretagne

**LUCIEN
JEGOU**



**LE VIEUX
RENNES
EN FLANANT**

lithographies originales de
Pierre MAHUT
Meilleur ouvrier de France

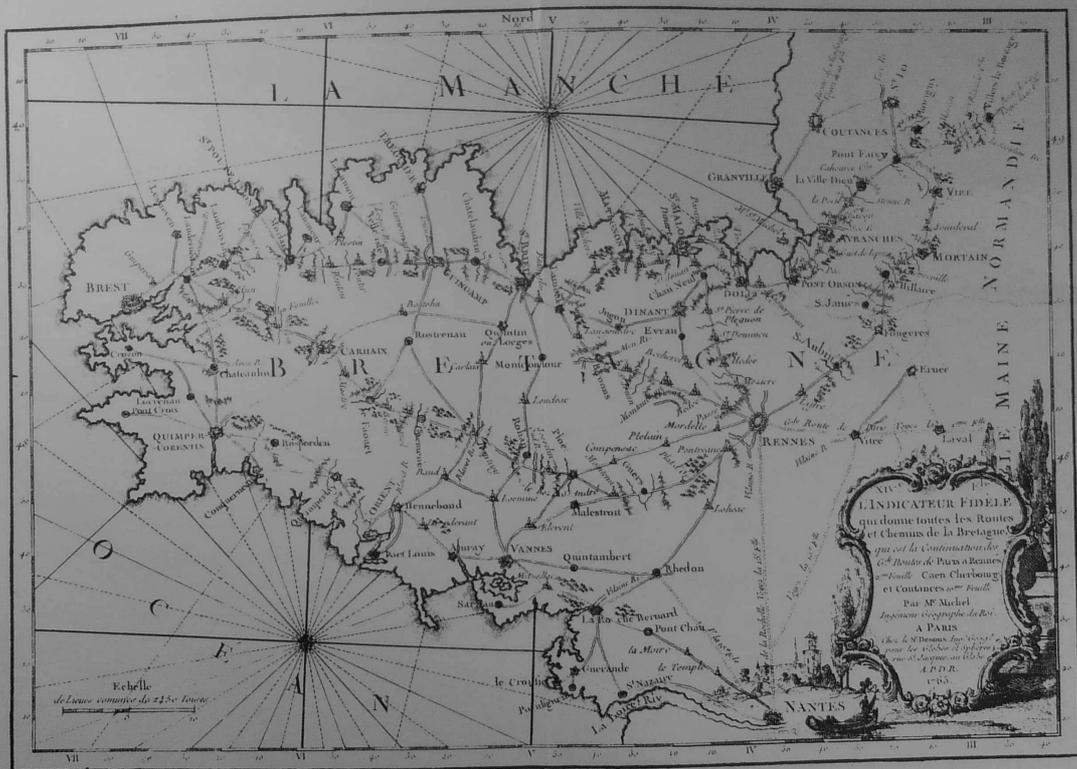
Lettre à l'éditeur de
Henri FREVILLE

Librairie CHEMINANT
Place du Palais
RENNES

Atelier d'Art Philippe PETIT, Angers Maine-et-Loire

SOMMAIRE

Page 19	Lettre à l'Éditeur
Page 25	Introduction
Page 29	En écoutant bourdonner Saint-Pierre
Page 58	Au rythme de Madame Françoise
Page 77	La puissance ecclésiastique
Page 91	Incendie
Page 98	Vieilles rues, vieilles maisons
Page 111	L'époque contemporaine





LETTRE A L'ÉDITEUR.



Vous avez bien voulu me demander de préfacier le bel ouvrage de Lucien Jégou, consacré au Vieux Rennes et illustré par les cent lithographies originales de Pierre Mahut.

J'avoue ne me pas sentir compétent pour en parler avec autorité, en dépit des longues années que j'ai données à l'étude du passé de cette ville et de celles pendant lesquelles je lui ai abandonné le meilleur de moi-même.

Je ne suis, en effet, ni archéologue, ni historien de l'art, ni formé aux disciplines de l'architecture, et si j'ai beaucoup appris sur le Rennes du temps des Lumières, et sur le Rennes contemporain, cela ne suffit pas pour que je me sente capable d'évoquer avec

l'objectivité et la finesse qui s'imposent, tant d'événements, de monuments, de sites, de pratiques auxquels les auteurs, chacun à sa manière et selon son tempérament, font référence dans ce livre.

Au surplus, il ne saurait être, pour moi, question de me substituer à eux dans l'accomplissement de leur mission ou d'émettre, pour les raisons que j'ai dites, un jugement personnel sur la qualité du travail qu'ils ont réalisé en collaboration et dans le même esprit.

Par contre s'il est vrai, pour reprendre la définition du dictionnaire, que flâner c'est «se promener sans hâte, au hasard, en s'abandonnant à l'impression et au spectacle du moment», alors, assurément, je puis dire combien j'estime heureux le choix que vous avez fait du titre de cet album. Parcourir le Vieux Rennes en flânant : il n'est certainement pas de meilleure façon de l'apprécier, voire même de faire parfaitement connaissance avec lui.

Combien de fois l'ai-je parcouru, au cours des années, pour aboutir finalement, aidé en cela par les conseils des meilleurs historiens de notre cité et par plusieurs de mes collaborateurs, à l'élaboration de ce «Plan permanent de Sauvegarde» garant, désormais, de sa conservation et de sa protection contre le vandalisme, celui-ci eût-il parfois, le visage de la modernité.

Flâner, c'est prendre le temps de voir mais c'est aussi l'occasion, en voyant, de se souvenir et d'évoquer les hommes qui ne sont plus mais qui, à des époques différentes, ont créé et animé la cité, concouru à sa prospérité, à sa défense, à son administration, à son embellissement, à sa promotion comme à sa renommée quelles qu'en fussent les causes.

Il est bon qu'un «meilleur ouvrier de France» ait, par son talent, apporté son intelligent concours à ces évocations. Cet ouvrage est, de ce fait, une invitation à un retour vers le monde du travail sous toutes ses formes car les cités - comme les nations - ne sont grandes que par le labeur des hommes, l'œuvre accomplie, les souf-



ANNE DE BRETAGNE

d'après les documents

du Cabinet des Estampes

frances endurées et, finalement réduites, les idéaux vécus, les progrès réalisés.

Une telle publication comporte aussi un enseignement : nous vivons en un siècle d'extrême technicité menant aux édifications linéaires souvent très rapides ; les artistes réagissent mais doivent, néanmoins, se plier aux nécessités et aux exigences du moment. Le passé, et ses richesses profondément pénétrées d'effort personnel et du sens de l'humain sont, à cause de cela, plus chers à nos cœurs.

Nous ne pouvons dire encore ce qui se dégagera de beau et de valable dans les constructions de notre temps ; l'art se cherche éternellement.

Puisse le souvenir des cohortes de ces travailleurs talentueux, patients et opiniâtres qui nous ont précédés, susciter chez nos contemporains le goût du travail bien fait, le désir de laisser, pour les siècles futurs, quelques œuvres importantes et typiques, témoignages d'une civilisation, qui prendront place dans notre patrimoine commun pour le plus grand plaisir et l'édification des flâneurs qui viendront après nous.

Henri Fréville



INTRODUCTION



Un relief effacé, accidenté de quelques buttes modestes, un sol jaunâtre et glaiseux planté d'innombrables pommiers envahis par des boules de gui, des fermes en pisé ou schiste, un pays immobile qui écoute le temps, telle est l'image du bassin de Rennes lorsqu'on vient pour la première fois. Rennes, capitale politique de la Bretagne. Rennes ! un nom qui sonne clair comme l'épée sur l'armure, symbole de toutes les vicissitudes qui agitérent la vieille Armorique depuis le temps de sa fondation par les Celtes.

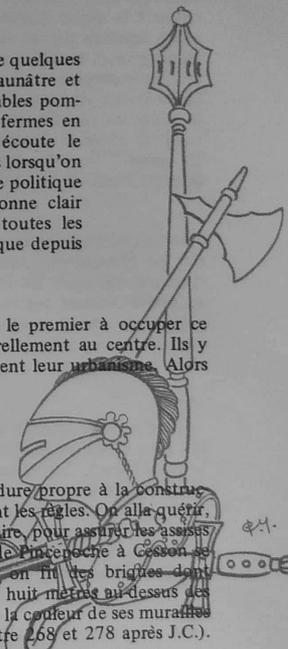
Le peuple des Reïdones fut, dit-on, le premier à occuper ce bassin fertile. Ses chefs se fixèrent naturellement au centre. Ils y élevèrent des cabanes. Puis les Romains firent leur urbanisme. Alors surgirent deux graves difficultés.

Le sous-sol ne recélait aucune roche dure propre à la construction. La Civitas fut cependant créée suivant les règles. On alla quêter, parfois très loin du granit, du grès, du calcaire, pour assurer les assises des remparts, les carrières de St-Cyr et de Pincenoché à Gosson se révélant insuffisantes. De l'argile locale, on fit les briques dont l'appareillage entrecroisé s'éleva à sept ou huit mètres au-dessus des douves. C'était la « ville rouge » à cause de la couleur de ses murailles élevées après la destruction de la ville (entre 268 et 278 après J.C.).



la Porte
Mordelaise

Chahut



Elles furent entretenues régulièrement jusqu'au 16^e siècle et ne furent vendues par lots qu'à partir de la Régence.

Les Romains résolurent aussi le problème de l'eau. Des aqueducs débitèrent dans les fontaines et les thermes une eau salubre, captée dans les sources éloignées de la ville. Quand la domination romaine disparut sous la poussée des barbares, l'urbanisme en fut affecté. Les aqueducs dont personne ne s'occupait, tombèrent en ruines. Il fallut puiser à la rivière gonflée par les pluies océaniques l'eau rare et limoneuse infectée par les effluents des riverains. La Vilaine, avant son aménagement au XIII^e siècle, avait les défauts des mauvais sujets de l'hydrographie. La vallée trop large et trop plate se prêtait admirablement aux divagations de son cours. Dès le faubourg Saint Helier la pente est quasiment nulle. La rivière paresse alors dans la plaine. Le lit se divise en de capricieux méandres à fleur de sol. Triste aspect en vérité ! Mais les avantages du site devaient l'emporter sur ces inconvénients et la sécurité militaire sur les maladies pernicieuses.

La crainte permanente de l'incendie prit, au début du 18^e siècle, les dimensions d'un désastre. La ville présentait alors l'aspect classique des pays de forêts et d'argile : des maisons à étages en surplomb bordant des ruelles étroites et tortueuses, maisons faites de poutres de chêne supportant des croisillons à intervalles comblés de torchis. Une ville de bois, aliment idéal pour l'incendie, ou, selon un vieux dicton, «rien ne prend que le feu».

Rennes est surtout un carrefour. La route est facile vers Saint-Malo, de même au pied des monts du Méné et de l'Arée, vers Saint-Brieuc et Brest. Les voies vers Caen, Paris, Angers, Nantes, Redon et Vannes sont aisées et cette convergence explique le développement d'une ville d'importance. Les places des Marchés, Doux, Fougères, Vitré, La Guerche, bastions avancés qui couvraient la Bretagne à l'Est, sans cesse menacés par les Anglais et les Capétiens, ne pouvaient sérieusement porter ombrage à la cité des Ducs.

L'administration de ces derniers fit le reste.



EN ÉCOUTANT BOURDONNER SAINT PIERRE



Lorsqu'en 1185, le comte Geoffroy fils d'Henri II Plantagenêt définit le nouveau système féodal, la ville de Rennes s'en trouva grandement avantagée au détriment de Nantes. Depuis cette date le moteur, les rouages administratifs furent presque toujours rennais : la ville possédait le principal évêché, des établissements religieux nombreux, comme le collège des Jésuites, l'Université comptait un grand nombre d'étudiants ; le Breton, trouva donc dans tous ces motifs la préférence pour une Cité auréolée du prestige de l'esprit.

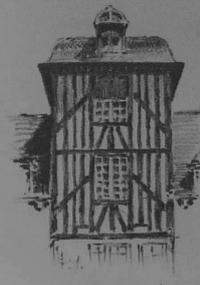


Une promenade dans la Cité, cœur de la ville jusqu'au XV^e siècle, permet d'imaginer ce que fut durant l'époque médiévale, le vieil hexagone ceinturé de remparts puissants. Comme Rennes était devenue le centre de l'administration ducale, beaucoup vinrent s'installer autour de la Cathédrale jusqu'à l'ancienne motte du château près de la porte Saint Michel. Pour protéger tout ce monde, il fallait des défenses sûres. Les Francs et les premiers Plantagenêts avaient troué de larges brèches dans le vieux rempart en «arêtes de poisson», celui des Gallo-Romains. On colmata, des portes furent construites avec le concours de la population, grâce à des taxes ; le devoir de clouaison, qui n'était autre qu'un octroi, était mis aux enchères «à la chandelle éteinte, au dernier et plus donnant enrichissant». Ainsi, à la fin du XII^e siècle la ville était fortement défendue.

De nombreuses tours renforçaient les murailles : la tour aux Foulons ou Saint Denis, tout près de la Croix de la Mission la tour du Chesne qui existe toujours, celle de la porte Mordelaise, la plus connue, par où entraient les Grands lors des solennités : intronisation de l'Evêque, couronnement du Duc, visites royales ou princières ; plus au Nord, la tour Saint Moran qui donnait sur l'ancienne place de la Trinité, puis celle du Château dite tour Saint James sur laquelle fut édifié plus tard le beffroi de la Grande Horloge, la porte Baudrière et la Tour Blanche. Un ensemble solide, protégé à l'avant comme les fortifications romaines d'une ligne de douves et de talus appelés «fossés à Gahier».







Place des Lices

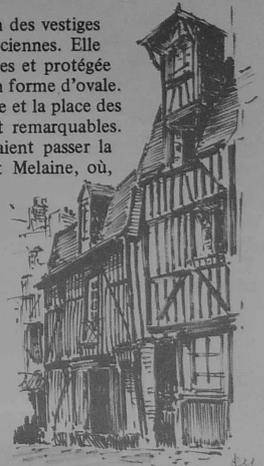
A l'intérieur de ce périmètre, vivaient environ trois mille «communiants» sur une étendue totale de 9 hectares. Quel entassement de population dans ce carcan de murailles ! Celles-ci furent pourtant de la plus haute utilité notamment pendant la guerre de Cent Ans.

I l reste quelques témoins de cette vieille enceinte : la porte Mordelaise, la tour du Chesne, quelques pans de murs visibles au fond de quelques cours et la Courtine St Michel visible rue de Rallier, avec sa poterne du IXème siècle. Toutes les autres fortifications furent détruites ou vendues au XVIème siècle, sans doute devenues inutiles et surtout dangereuses, faute d'entretien.

La porte Mordelaise est donc l'un des vestiges à peu près intacts des fortifications anciennes. Elle est prolongée par deux pans de murailles et protégée à l'Ouest par des ouvrages de défense en forme d'ovale. Cette porte, qui domine la rue Nantaise et la place des Lices, fut le témoin d'événements fort remarquables. Les ducs, avant d'être intronisés, devaient passer la nuit hors les murs, en l'abbaye Saint Melaine, où, vêtus de noir, ils priaient pour leurs prédécesseurs défunts et pour la Bretagne. Au jour dit, ils se présentaient, à cheval, avec leur suite, à la dite porte et frappaient. L'Evêque que suivait son chapitre, soulevait le guichet et leur demandait :

«-Jurez-vous de conserver la foi catholique, de protéger l'Eglise de Bretagne, de défendre ses libertés, de gouverner sagement son peuple et de lui rendre exacte justice ?

- Ainsi le jure».



Place St Anne

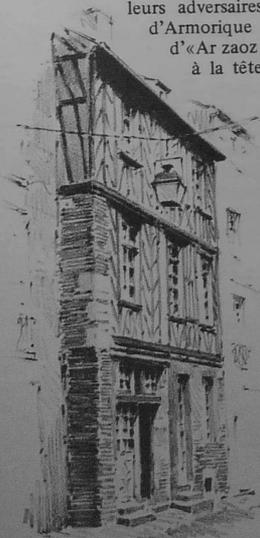
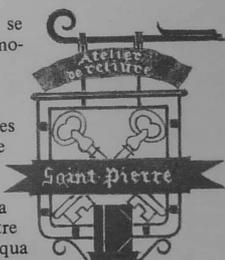
La porte s'ouvrait alors et tous se retrouvaient à la cathédrale pour la cérémonie de couronnement.

La porte Mordelaise qui domine les Lices, le faubourg de l'Evêque (ancienne rue de Brest) et le pré Raoul (à l'emplacement de la rue Nantaise) furent le théâtre d'une lutte très âpre pour la conquête de la ville. Le duc de Lancastre qui bataillait pour Jean de Monfort attaqua la place en 1344. Les Rennais qui avaient pris le parti de Charles de Blois, sous le commandement du sire de Penhouet, firent une défense digne d'éloges, d'autant que leurs adversaires avaient jeté la désolation sur les côtes d'Armorique et avaient mérité l'épithète peu flatteuse d'«Ar zaoz laer» (l'Anglais voleur). Le duc de Lancastre, à la tête d'une bonne armée, entreprit de se saisir

de la ville. Le projet ayant échoué, un souterrain fut donc creusé sous les remparts, qui devait aboutir dans l'enceinte. Les travaux furent entrepris et les Rennais au bout de quelques mois entendirent des bruits sourds. C'est alors que, suivant la légende, se produisit un fait incroyable : les cloches de l'ancienne église Saint Sauveur se mirent à sonner, les cierges s'allumèrent d'eux-mêmes et la statue de la Vierge prenant vie désigna du doigt le point où les Anglais allaient surgir. Le R.P. Fauterel affirme :

« Dame des Miracles et Vertus
Par toy avons paix et con corde
Impê tre envers ton fils Jésus
Qu'il nous fasse miséricorde.

L'an Mil trois cent quarante cinq ce miracle advint ».



rue St Sauveur



Antun
Comte de Richemont
1420



avec ou sans intervention divine, le souterrain fut découvert. L'ennemi, pris en son piège comme blaireau en sa tanière, fut bientôt inondé de poix et d'huile bouillante. Notre Dame des Miracles fut exposé dans la nouvelle église Saint Sauveur, dans une niche protégée par un vitrail éclairé jour et nuit.

On la voit toujours en cette église. Cet échec obligea Lancastre à faire un siège en règle pour conquérir la place par la famine, malgré les efforts du Connétable Du Guesclin qui tenait la campagne et harcelait sans cesse l'ennemi. Les vivres étaient rares dans la ville, du moins le disait-on. Le capitaine de Penhouet eut alors une ruse qui allait jeter la consternation dans le camp des Anglais, rallumer l'espoir chez les assiégés et donner à Du Guesclin le temps d'agir. Du côté anglais, dans le pré Raoul, un énorme troupeau de cochons, trois ou quatre cents, grognaient à longueur de journée à la recherche de pâture. Du haut de leurs murs, les Rennais songeant à tous ces jambons, prièrent le capitaine d'organiser une sortie pour se saisir des bestiaux. Le capitaine refusa l'entreprise étant risquée.

« Allez quérir une truie et pendez-la par les pattes de derrière à la porte Mordelaise » proposa l'un deux. On eut bien du mal à trouver cette truie. La pauvre bête fut pendue, tête en bas, ses cris jetèrent l'alarme parmi le monde porcin qui se précipita vers la porte. La poterne, fut promptement baissée, la truie chassée



vers l'intérieur de la ville, tandis qu'un torrent irrésistible la suivait. Quand les Anglais, inquiets de tout ce vacarme, s'aperçurent de l'étendue du désastre, il était trop tard. Le pont-levis et la herse étaient en place, tandis que les soldats et la population narguaient l'adversaire :

«Au lard, au lard, au lard à vendre !»
 Onques n'i ot porcel ne s'en venist corant
 A la porte tout droit, telle vie menant
 C'on n'i oïst tonner le Père Tout-Poissant



La disette reparut bientôt. Le capitaine réunit tous les bourgeois en la cathédrale et proposa d'envoyer quelqu'un demander de l'aide à Charles de Blois, pour lors dans la ville de Nantes. Tout le monde applaudit, mais personne ne se proposa. Il s'en trouva pourtant un :

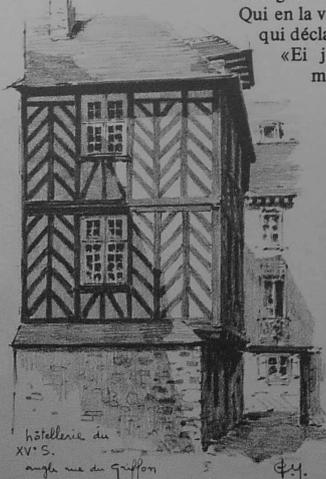
«Corageux et hardiz
 Qui en la ville avait trois filles et trois fils»
 qui déclara

«Ei je puis m'échapper, à Nantes
 m'en iray

Et à Charles de Blois vo
 message ferai

Pencez de mes enfants et je
 m'aventuray
 Dieu volt mourir pour moi
 et je lui morrai».

Le bourgeois sortit de la ville comme par trahison. Pris par les Anglais, et mené devant le duc de Lancastre, il avoua que la famine régnait, mais qu'un convoi fortement escorté prenait le chemin de Rennes. Le duc fit aussitôt diriger des troupes vers l'endroit indiqué, tandis que Du Guesclin, profitant de cette diversion attaqua les



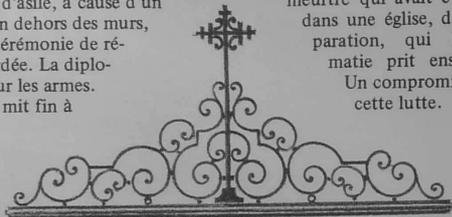
hôtellerie du
 XV^e S.
 angle rue du Griffon

44.



assiégeants et s'emparait de leurs provisions qu'il porta aux assiégés. Le connétable ressortit de la ville pour rencontrer le duc de Lancastre auquel il proposa à défaut de vivres du vin pour lui adoucir le cœur.

Le siège se prolongeait. L'Évêque Guillaume, se référant au droit d'asile, à cause d'un mis en dehors des murs, une cérémonie de ré-accordée. La diplomatie prit ensuite le Un compromis honorable mit fin à cette lutte.



Cathédrale - canoniquement des quilles intérieures

LA CATHÉDRALE SAINT PIERRE

La cathédrale s'élève tout près de la porte Mordelaise. Peu de monuments religieux ont connu autant de vicissitudes que cet édifice placé sous le vocable de Saint Pierre. Dès le VIème siècle s'élevait à cet endroit une église cathédrale, de dimensions modestes sans doute, bâtie sur des substructions gallo-romaines et ruinée au XIIème siècle. C'est donc à la fin du Haut Moyen-Age, que débutèrent les travaux, grâce à la découverte d'un trésor. Le fait est crédible car un temple païen s'élevait à cet endroit. Vers la moitié du XIVème siècle la construction était achevée. On y ajouta jusqu'au XVIème siècle quelques chapelles absidales. Résultat éphémère pour une œuvre de cette importance ! Mais les voûtes de la nef, mal contrebutées finirent par s'effondrer



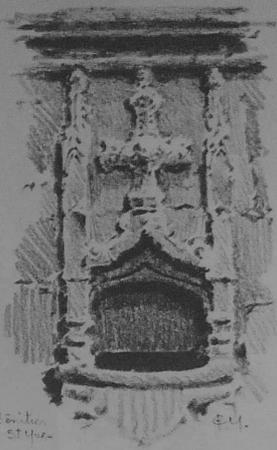
rue de la Poëlle



Φ.Υ.

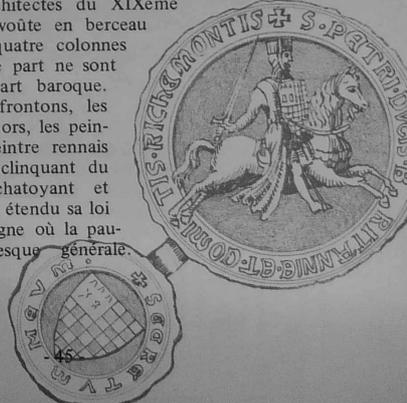
au 17ème siècle et les désordres qui suivirent prenant un caractère de gravité, il fallut procéder à la démolition et attendre, 1787, pour que débutent les travaux qui aboutirent en 1872 à l'édifice que nous connaissons aujourd'hui.

Une cathédrale peu bretonne, massive comme les châteaux de la Renaissance finissante, avec tous les ordres de l'architecture grecque, des lignes droites, des fenêtres en plein cintre, superposées dans un ordre parfait, se ressemblant exactement, si ce n'était la taille qui va décroissant. Là où l'on n'avait vu qu'une mauvaise copie antique, on doit constater que le monument ne manque ni de puissance, ni de grandeur. Des lignes pleines, équilibrées, lui confèrent réellement la qualité d'une cathédrale. Et quelles pierres ! Le granit de Peaule ou du Croisic lui donne cette teinte incomparable, un peu froide sans doute, qui est la parure des belles œuvres. A l'intérieur, pas de surprise. Les architectes du XIXème siècle ont construit une voûte en berceau supportée par quarante quatre colonnes imitées de l'antique. Nulle part ne sont oubliées les leçons de l'art baroque. Ainsi se multiplient les frontons, les colonnes, les rétables, les ors, les peintures sur la voûte du peintre rennais JOBE-DUVAL : tout le clinquant du style. L'ensemble est chatoyant et agréable. Un art romain a étendu sa loi sur cette région de Bretagne où la pauvreté fut la règle presque générale.



P. 171
St. Yves

Pierre de Dreux I
1230





*Anna de Bretagne (église abbatiale de Saint-Denis)
en prière*

L'antique cathédrale, remodelée au cours des siècles a connu depuis Pierre de Dreux, au début du XIII^{ème} siècle, les fastes des cérémonies de couronnement. Le protocole immuable jusqu'à la consécration du duc François III, fils de François 1^{er}, roi de France était un peu naïf comme certaines légendes du Moyen-Age, mais majestueux et solennel.

Après avoir prononcé le serment d'usage à la porte Mordelaise, le nouveau Duc entra dans la cathédrale où il demeurait le reste du jour et une partie de la nuit. Puis il se retirait dans une chambre voisine pour y prier avec ses proches. Avant la grand-messe, les Corps de la ville allaient le chercher en procession. Le prince avait ôté ses habits de deuil et revêtu la soutane pourpre fourrée d'hermine, couverte par le manteau de la Maison de Bretagne. Le cortège, évêque en tête, puis les barons et le peuple pénétraient dans la cathédrale au son des cloches et des trompettes. A l'autel, le duc recevait la bénédiction pour lui et pour la Bretagne. Puis le doyen des chanoines s'avançait :

Recevez cette épée au nom de Monseigneur Saint Pierre, comme l'ont reçue les rois et ducs vos prédécesseurs, en signe de justice, pour la défense de l'Eglise et du peuple qui vous est commis, en prince équitable. Dieu veuille que ce soit par cette manière que vous puissiez en rendre vrai compte au jour du jugement et sauvement de vous et du dit peuple».

Le prélat lui ceignait l'épée, et posait la couronne ducale à hauts fleurons, en ajoutant :

Recevez au nom de Dieu et de Monseigneur Saint-Pierre, ce cercle qui marque que vous recevez votre puissance de Dieu, le Tout-Puissant. Il n'a ni commencement ni fin. Ce Dieu vous réserve une couronne plus durable dans le Ciel, si vous remplissez vos devoirs».

Le Duc prêtait alors serment sur les Evangiles et les Saintes Reliques. Un grand dîner, au château, suivait la cérémonie. Le nouveau souverain recevait alors l'hommage de ses vassaux, suivant la coutume, et prenait



immédiatement en main les affaires du pays, car bien souvent l'ennemi était aux portes du Duché.

Le dernier couronnement fut celui du roi de France François I de Valois-Orléans, mais alors la porte des Foulons eut l'honneur de son entrée.

Le jour anniversaire du sacre, les fêtes du Couronnement renaissaient pour le Seigneur. Toute la ville, tapissée de soie et de velours, faisait place nette, occasion annuelle pour les Rennais de balayer devant leur porte.



Ancien hôtel de Robien XVI^e S.

Manants ou bourgeois, personne n'eût laissé sa place afin de profiter du défilé, dussent les pieds et les côtes en souffrir. Avant les fastes de la liturgie, au son des cloches lancées à toute volée, le juge de la prévôté ouvrait la marche, entouré de solides gaillards portant des bannières des corporations. Marchaient ensuite les maîtres, les compagnons, puis les artisans, les Consuls en robe, les hommes de loi, les médecins, les juges, tout cela



Cour Hôtel de Blossac Rue du Champ Jacquet

dans une forêt de cierges, de torches, d'étendards.

Derrière venaient les moines. Leur cortège était inépuisable, enfin, dans leurs chasubles d'or paraissaient les chanoines



et Monseigneur sous le dais, portant le Saint Sacrement. Les couleurs, les chants alternés, les haltes dans la ferveur populaire, captivaient la foule pendant des heures. Il ne restait plus, quand les lampions s'éteignaient, que les trainards dans les tavernes, animés



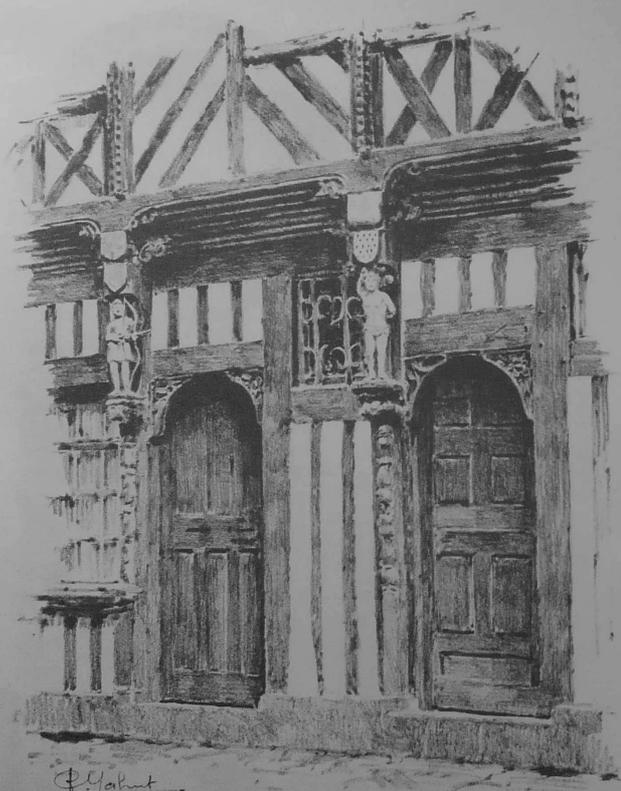
Rue du Guillou

par le cidre et l'agitation de l'après-midi.

Deux personnages, taillés dans le vieux bois qui orment



Rue du Champ Jacquet



Maison dite
du Guesclin

aujourd'hui une vieille auberge de ce temps auraient pu méditer sur les incertitudes de la construction. L'un est Saint-Sébastien en costume breton attaché à la poutre, l'autre, représente un archer

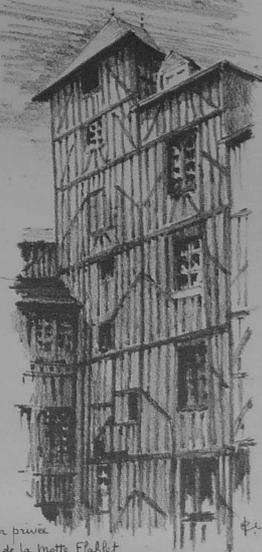
mauritanien prêt à tirer de l'arc. Imaginons un moment la scène :

Fais moi la grâce de ne pas me dépêcher en paradis avant d'avoir vu la procession du sacre, musulman du Diable.

Tu risques de tomber, vilain animal, à vouloir ainsi regarder le ciel».

Le martyr est un moment différé pour voir s'agiter la foule et les acteurs qui l'attirent. Le Mauritanien tend toujours son arc, Sébastien est impassible. Le temps qui passe colore leur immobilité. A quoi bon s'entretuer ? Les deux statues vénérables de cette antique demeure de la rue St Guillaume devinaient confusément que leurs personnes si dissemblables deviendraient un jour un porte parole culinaire.

Quand la nuit tombait les honorables gens de la ville se retranchaient dans leurs demeures et laissaient place nette aux coureurs de nuit, hommes et femmes de fâcheuse réputation. Un bel esprit, l'évêque Marbode, le déplorait en vers léonins, traduits du latin. La Cité était, disait-il, remplie de filous.
« La ville des Redons,
Que désertent les bons,
Est pleine de fripons



Cour privée
7 rue de la Motte Flabell

Ville chère à l'Enfer
Où la fraude est dans l'air ;
On n'y voit jamais clair.

Amante de la nuit
Dans l'ombre elle poursuit
Quelqu'infâme déduit.

Là, le plus insensé
Du peuple est encensé ;
Le sage est méprisé.



O damnable cité
Où le droit est traité
Comme une iniquité.

Des avocats menteurs,
et retors et rhéteurs
Défendent les voleurs

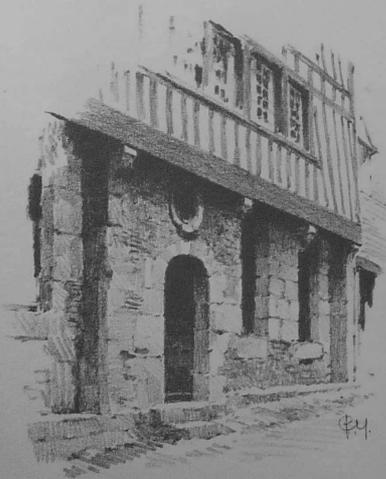
Les hommes droits et vrais,
Amoureux de la paix,
Perdent tous les procès.

Là, le bon citoyen
N'est jugé propre à rien,
On le lui montre bien...

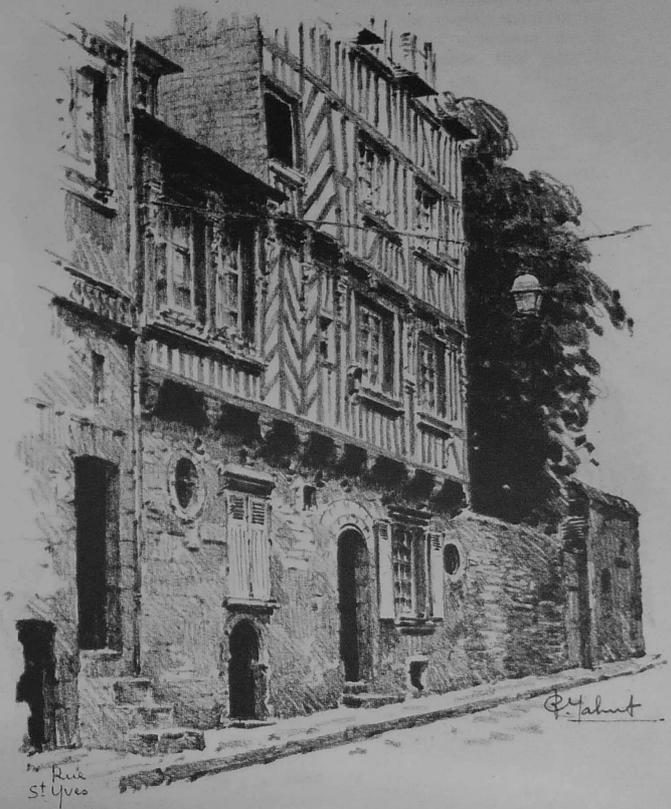
Brigandage sans fin
Qui brave de dedain
Le châtiment divin.

L'Étranger mal venu
Est bientôt reconnu,
Dépouillé puis battu

Aux mendiants enfin,
Qui périssent de faim,
Les coups servent de pain.»



Py.



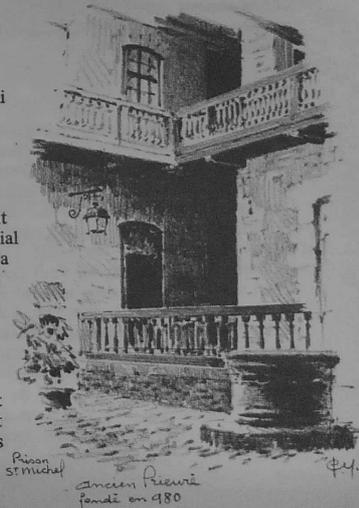
Rue
St Yves



C'est une satire sans doute, mais qui était d'une terrible actualité ; si l'on considère l'importance de la prison de la Feillée, tout près du Champ Jaquet.

Cette prison se divisait jadis, lorsqu'elle fut bâtie en 1450, en deux parties. A l'intérieur de la vieille enceinte était l'auditoire de Justice où se situaient les salles réservées aux juges, aux procès, aux interrogatoires. L'auditoire communiquait avec la prison Saint-Michel située à l'extérieur et contre les remparts. Les détenus étaient répartis en plusieurs groupes : les faillis, les déserteurs et les criminels,

et ceux, plus nombreux qui troublaient l'ordre public par l'ivrognerie et le tapage nocturne. Les bâtiments, disposés en carré, entouraient la cour centrale et son puits. Les locaux, remarquablement restaurés, ont aujourd'hui un usage commercial et littéraire. Quelle qu'en soit la destination on ne peut louer les responsables de l'entreprise d'avoir su mettre en valeur ce témoin du Moyen-Age (fut-il une prison), qui mérite, intérêt mis à part, une visite. Mais les hôtes de l'époque n'y étaient pas à l'auberge. On y entassait trois à quatre cents personnes



des deux sexes où dominaient les mendiants, les vagabonds promis aux galères, et les filles de débauche. Les chambres pour galériens portaient les noms d'un humour funèbre : la Dorée (un cachot sans lumière), le Lansquenet, la Portière et la Carrée. Les caves, devenues aujourd'hui «discothèque», sans air, pestilentielles pour tout dire, étaient le lieu de passage des forçats allant de la «chaîne», des condamnés à la roue et à la potence. Un escalier à vis permet d'atteindre un balcon mirador, exactement refait depuis peu ; il donnait sur la Conciergerie devenue les bureaux du Club de la Presse. La Chambre Brillante, tout contre les salles de détention ; l'entassement, la promiscuité, le délabrement, la faiblesse de l'encadrement pénitencier favorisèrent les désordres et les évasions. Les boissons introduites clandestinement ne faisaient qu'ajouter à la confusion générale. Seuls les prisonniers pour dettes jouissaient d'un régime de faveur puisqu'ils devaient payer les frais de détention.

Les exécutions capitales étaient fréquentes. Elles avaient lieu ordinairement sur la place des Lices à l'endroit appelé «Le bout du monde» et le cimetière Saint-Aubin possédait un carré réservé aux pendus anonymes.

Comme la place manquait, il fallut trouver une autre prison. La tour du Chesne sembla toute indiquée. On peut la voir, de la rue Nantaise, resserrée entre deux maisons. Mais il y avait une difficulté pour transférer les prisonniers. On devait passer ou sur les remparts ou par la rue de la Monnaie, c'est-à-dire par le «Franc Regaire» de l'évêque, délimité à l'Est par la rue de la Psalette et au Sud par celle du Griffon. Le Franc Regaire était un asile, refuge où la police ne pouvait en aucun cas intervenir, un repaire de brigands affirmaient les bourgeois. Monseigneur finit par admettre que ses droits s'arrêtaient au milieu des rues menant à la tour, à mi-pavé comme on disait. Les prisonniers, liés l'un à l'autre devaient marcher sur la partie Ouest de la chaussée, étroitement encadrés, pour éviter qu'ils ne soient tentés de profiter du droit d'asile. La Tour du Chesne était divisée en plusieurs étages et l'on descendait les condamnés par un escalier de pierre, puis de bois, lorsque la nécessité se fit sentir d'augmenter le nombre des étages, les plus coupables ayant pour demeure les culs de basse fosse. L'appareil pénitencier était

complété par le renfort inattendu des religieuses de la Trinité, dont l'établissement, aujourd'hui occupé par une place, recevait des femmes de la Feillée pour les rééduquer.

Tel fut l'appareil régressif à la veille de la Révolution. Il a semblé inhumain. Peut-être ; mais il y avait à Rennes un mendiant ou un vagabond pour quatre habitants : comment s'étonner ? Nos mœurs sont-elles meilleures aujourd'hui ? Ceci est une autre histoire.



Chapiteau du Cloître St-Mélaine
(musée de Rennes)



Eglise St Etienne

AU RYTHME DE MADAME FRANÇOISE

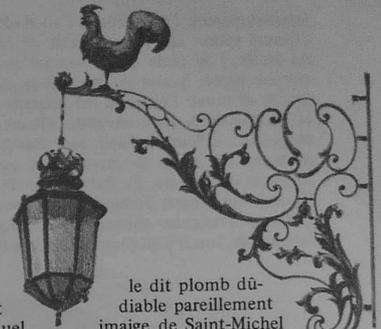


La ville possédait une multitude de carillons qui ne sonnaient pas tous ensemble. Ajoutez à cela le son des cloches de très nombreuses églises et couvents ; vous jugerez qu'il n'y avait guère de minute sans entendre tinter le bronze. La grosse voix du bourdon de Saint-Pierre dominait le concert céleste de la ville, grave, funèbre ou joyeux. Mais ce n'était pas suffisant. La discordance des différentes horloges fit apparaître la nécessité d'une heure unique, pour ainsi dire officielle, comme le Big Ben de Londres. Il fut donc décidé qu'on édifierait un beffroi sur la Tour Saint-James qui appartenait à la première enceinte.

L'édifice s'élevait à environ cinquante mètres de haut. La tour était surmontée d'un donjon octogonal. La partie supérieure, toujours octogonale, mais en bois, allait s'amincissant ; elle était revêtue de



plomb. Trois cadrans, à l'Est, au Sud et à l'Ouest, tandis que au Nord une statue de plomb à l'échelle humaine et peinte, représentait Saint-Michel terrassant un dragon, tenant d'une main la chaîne du monstre, de l'autre une épée dont il se servait toutes les heures «en tournant le tête en forme de menace». «Et sera ledit image de Saint-Michel dessus ment étoffé d'or et celui dudit de peinture y convenable. Lequel tounera la teste, haussera le bras, ayant espée en main à chacune des heures que ladite horloge sonnera ; et aussi à chacune desdites heures buglera et criera ledit diable étant sous ledit image Saint-Michel».



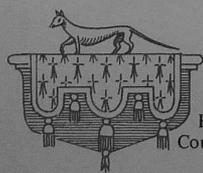
le dit plomb du-
diable pareillement
image de Saint-Michel

La grosse cloche, appelée Madame Françoise, du nom du Duc François son parrain, avait quatre appeaux plus petits. Elle sonnait le «Regina Caeli laetare» aux quarts d'heure et l'«alleluia» aux demi-heures. «Ce qu'il y avait de plus surprenant était de voir que le tour de l'orloge de la cloche emplissait tellement le contour du dedans de cette lanterne qu'à peine on pouvait passer deux doigts entre ses bords et chaque poteau d'icelle ce qui faisait concevoir de quelle façon elle y avait pu estre montée».

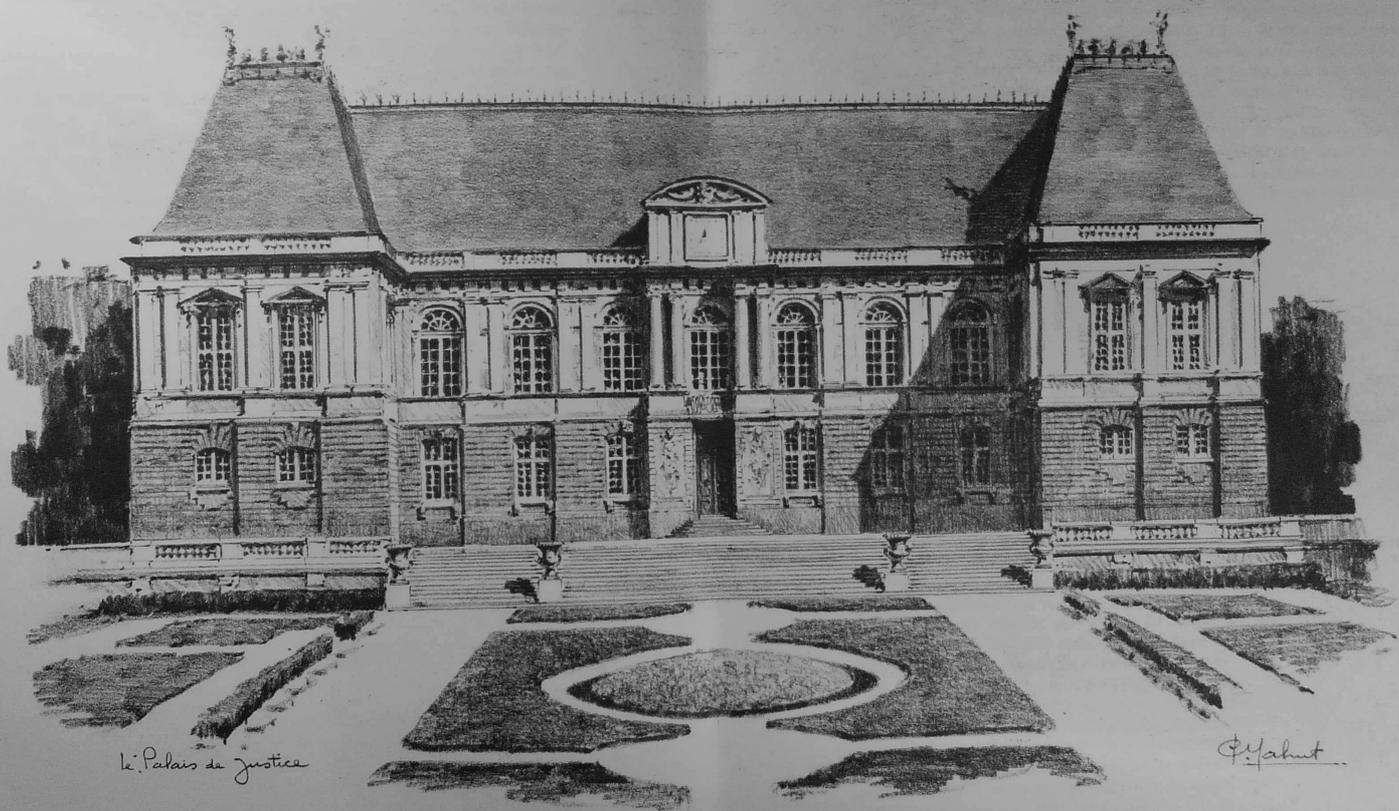
Dubuisson Aubenay en était plein d'admiration : «elle est sciée d'un côté expréssément afin de diminuer la force du son qui pourroit estre trop confus pour distinguer les heures et ébranler le clocher qui est fort délicat». La rumeur disait qu'elle faisait avorter les



femmes grosses. Pour Noël du Fail Madame Françoise est providence : « Quand estant égaré en la forêt de Liffré, qu'il pleut, vente, tonne ou gresle, j'oy cette grosse cloche de Rennes, car c'est une femelle comme ovrez, quand je l'oy, dis-je, sonner et son impétueux éclat fendre et ouvrir l'air, cela me rassure de ces vaines peurs nocturnes et me remet en droit chemin ». Quant à Rabelais, il n'est pas moins éloquent : « Pleust à Dieu que chacun de vous eust deux paires de sonnettes de sacre au menton, et que j'eusse au mien les grosses horloges de Rennes, de Poitiers, de Tours et de Cambrai pour veoir l'aubade que nous donnerions au remuement de nos badigainces ». Madame Françoise sonnera deux siècles et demi, les heures de la Monarchie, jusqu'à sa destruction lors du grand feu de 1720.



La mort de la Duchesse Anne, en 1513, marqua réellement la fin de l'indépendance bretonne ou de ce qu'il en restait. La visite de François III connut une fois encore les fastes du Couronnement. Celle d'Henri IV n'avait pour but



le Palais de Justice

F. Yabut



Palais de Justice
par le comte de Soubise, façade

que de ramener dans le devoir certains seigneurs bretons qui s'étaient donné l'allure d'indépendance à la faveur des guerres de la Ligue et de montrer son contentement de la fidélité des Rennais. « Sourdréac, la Fête des Rois est passée » dit le Béarnais au gouverneur de Brest. Désormais les seules fêtes officielles marquent l'arrivée du nouveau gouverneur ou les événements les plus glorieux de la vie nationale et Rennes devient la ville provinciale par excellence, avec ses magistrats municipaux, ses juges et l'administration royale sous la férule du Gouverneur et de l'Intendant.

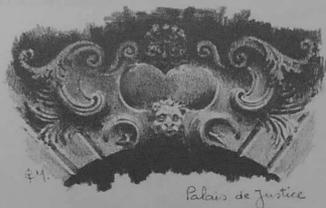


Palais de Justice
Comte

Quoiqu'il y eût dans la capitale bretonne un Sénéchal et un Présidial, la nécessité d'une cour souveraine se fit sentir, pour rehausser le prestige de la cité des Ducs battu en brèche par Nantes. L'autorisation en fut donnée par Henri III. Nantes l'avait d'abord obtenue, contre subsides. Les Rennais remboursèrent la somme aux Nantais. L'assemblée comprit d'abord une quarantaine de membres, mais la multiplicité des sacs de procès « pendus au croc » en fit rapidement augmenter le nombre. Le roi qui redoutait l'esprit particulariste des Bretons choisit aussi les plus hauts magistrats parmi les « non originaires » venus de la région pari-



sienne, ce qui fit rapidement murmurer contre ceux qu'on appelait sous le manteau «des étrangers» et qui étaient en majorité dans les différentes chambres. Ce fut d'ailleurs chez un petit nombre de ces nouveaux venus, dont certains firent souche à Rennes dans de véritables dynasties parlementaires, qu'on trouva des ferments de calvanisme qui allaient agiter la ville pendant les guerres de la Ligue. L'Assemblée cependant était restée profondément catholique et sévit avec vigueur contre les hérétiques. Le Sénéchal lui apportait l'appui de ses sergents qui molestèrent de pauvres diables suspectés de protestantisme.



Cependant le Parlement, crée en 1555, continuait à siéger dans une partie du couvent des Cordeliers (rue Hoche). Ce provisoire dura presque cent ans. Tout le monde était conscient qu'il fallait donner aux juges un palais digne d'une cour souveraine. La Communauté de la ville opinait pour sa construction en dehors des anciens remparts, ce qui réduirait les frais d'expropriation, les parlementaires voulaient demeurer au cœur de la ville, près du couvent qui leur avait donné asile. Ce fut finalement la deuxième solution qui prévalut. Les droits d'octroi couvrirent la dépense supplémentaire. L'emplacement choisi fut celui de l'ancien cimetière Saint-Jacques entouré de petits murs et planté d'«ourmeaux».

Les travaux du Palais, commencés en 1615, durèrent jusqu'en 1655. Enorme chantier ! Car il fallait bien sûr un palais pour le «soulagement» du Parlement. Tous les propriétaires de harnais et de charrettes furent réquisitionnés pour enlever les déblais et pour transporter les matériaux de construction.



Le maître d'œuvre fut Salomon de Brosse pour la façade. Le reste fut réalisé par Germain Gautier. Rien ne fut négligé pour donner à l'édifice la majesté qui convenait. Le célèbre architecte eut une idée de grand goût. Pour éviter que l'ensemble n'eût l'aspect trop sévère que lui eût donné le granit, il imagina que ce matériau en formerait le soubassement, et que le reste de la construction serait en tuffeau dur, de la «rairie» comme on dit en Anjou. Ainsi le Palais qui s'ordonne sur quatre faces encadrant une cour centrale, ne donne pas, grâce à cet heureux mélange de matériaux, l'impression de froideur qu'eût laissé le seul granit. On y retrouve l'élégance sévère du style Louis XIII, mais déjà la décoration de la façade Sud annonce par quelques enrichissements les fastes du grand Siècle. Bel exemple d'équilibre et d'harmonie, complété par un perron qui devait être fort beau, mais dont nos Seigneuries de la Cour ne voulurent bientôt plus. Les magistrats vénérables et barbus, la mine austère, la tête pleine de sentences et de précédents, venaient ordinairement au Palais dans des chaises à porteurs. Ces chaises déposaient les dignes magistrats au pied de l'escalier monumental, dur à monter pour des mollets faiblissants. Les juges répugnaient d'autant plus à grimper les marches que celles-ci étaient fort sales. Situation intolérable ! La communauté de la ville dut se résoudre, la mort dans l'âme, à de nouveaux frais. Plus tard, Jacques Jules Gabriel démolit le perron, pour aménager la place Royale, et fit construire deux escaliers débouchant sur une cour centrale qui permettait aux chaises de porter l'homme de loi jusqu'à la porte de sa chambre sans être mouillé par l'averse.



I l fallut ensuite procéder à la décoration intérieure. Une foule d'ébénistes et de peintres de talent entreprit le travail somptueux que l'on voit aujourd'hui, et au sujet duquel on parle d'«école du Parlement». Mais une fois de plus, il fallut payer. La Communauté se faisait tirer l'oreille. Les magistrats pensèrent louer le rez-de-chaussée qui ne leur servait pas. En 1637, la Cour bailla au plus offrant toutes les places disponibles, pour y tenir boutiques, échoppes, ateliers... Mais la satisfaction première se transforma en inquiétude, puis en colère, quand on vit ledit rez-de-chaussée envahi par un monde sans aveu : mendiants, vagabonds, acrobates et filles publiques. Mais le bail était là, les juges qui l'avaient offert n'y pouvaient rien.

Mais laissons là le bas étage. La façade et ses fenêtres en arc surbaissé, sont riches de motifs : rubans, masques de lions, glaives, faisceaux, guirlandes et palmes, une trompette, l'inévitable balance, la main de justice, le sceptre, des attributs grecs, la tête de Méduse et celle de Minerve. Formes et dimensions sont tellement équilibrées qu'il s'en dégage cette impression de sérénité artistique qui est la marque des belles œuvres. Un grand cadran solaire orne la partie centrale, symbole de la pérennité du temps et de la justice qui agit.

L'intérieur est d'une autre dimension. Tout y est harmonie et beauté ! Dans la salle des Pas Perdus nous pouvons admirer des vantaux en bois orné de feuilles de laurier, des sculptures en plein bois représentant la Force et la Justice, une ruche d'abeilles laborieuses soutenue par des génies, des hermines et partout des fleurs, des volutes.



Place du Palais

Toutes les salles sont ornées de boiseries, mais les plus belles sont celles des Assises et surtout celles de la Grand'Chambre dans lesquelles nous nous arrêterons un moment. C'est dans cette chambre «dorée» que La Chalotais, reprenant les arguments du Parlement de Paris, prononça contre les Jésuites le fameux réquisitoire qui aboutit à l'expulsion de la Compagnie. On reste stupéfait devant la somptuosité et la richesse de la décoration : lambris sur fond d'azur rehaussé de fleurs de lys, portes à arabesques, trumeaux sculptés dans le vieux chêne ; les ébénistes ont fait un travail magnifique mais les décorateurs les surpassent : les ors et les bleus l'emportent sur les autres couleurs, c'est une féerie qu'on ne se lasse d'admirer. Et le plafond ! Madame de Sévigné affirmait «le plus beau de France». Pierre Dionis, son réalisateur, composa un grand caisson en forme d'octogone, entouré de deux médaillons ovales et de six coïnçons. Le pinceau de Coypel ajoute aux toiles ornant les principaux motifs sa touches incomparable. Cet ensemble fait, à juste titre, la fierté des Rennais. Nous ajouterons cette curieuse loggia où les dames de qualité pouvaient prendre place pour assister aux séances importantes de l'auguste assemblée.

Mais les magistrats fourrés de velours, toque en tête, l'air rugueux avec leur barbe en forme de trapèze, n'étaient pas toujours à la dévotion du pouvoir royal. Louis XIV, au sommet de sa puissance, outré que des robins ne fussent pas les défenseurs zélés de sa politique, punit leur imprudence d'un exil de quatorze ans à Vannes (1675-1689). Ce départ, qui privait la ville d'une source de revenus pour le monde du commerce, ne fit qu'ajouter aux ressentiments que l'on avait contre la monarchie absolue. Tout le monde soupirait, sauf les nouveaux occupants des lieux qui, sans souci pour la majesté judiciaire, y avaient élu domicile. Le Palais était devenu un tripot (rendez-vous de gens de toutes conditions, où le libertinage s'étalait sans



Place du Palais



vergogne), un dépôt de bois, de hardes et d'ordures les plus diverses. Le Parlement en 1691 chassa tous ces teneurs de brelans, et les dégâts furent heureusement réparés. L'intérieur actuel restitue presque intégralement les fastes de leur créateur.

La place qui sert de cadre au Palais était occupée en son centre par la statue de Louis XIV. Des hôtels et des boutiques l'entouraient. Ils ont brûlé en 1720 et ont été remplacés par des immeubles dans le style de l'époque : grandes arcades de granit surmontées de deux étages en pierre de tuffeau, et toits à la Mansart.

Quittons la place, qui fut le cœur de la vie rennaise : c'est là qu'allaient et venaient les magistrats et leur suite - une nuée d'hommes de loi - les soldats et les officiers chamarrés qui faisaient l'exercice autour du cheval de bronze, les bourgeois désœuvrés, les étudiants et l'innombrable foule des badauds. Prenons la rue Saint Georges, une des plus anciennes de la ville. Elle date du XI^{ème} siècle, et fut bordée de vignes plantées par les Cordeliers. Les vieilles maisons qui la bordent lui donnent çà et là un aspect classique. Hôtel de la Houssaye, petit hôtel Chalain, et de la Bourdonnaye, de Farçy et de la Daguerie. Les cours possèdent encore des vestiges fort intéressants avec des escaliers à balustrades, des portes ouvragées qui témoignent de l'aisance, sinon de l'opulence de certaines couches sociales - surtout de celle de la bourgeoisie qui cherche à s'identifier à la belle société. Toute cette architecture, qui date des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, nous conduit vers les fiefs de l'Eglise et deux des monuments qui marquèrent la vie religieuse de la cité pendant des siècles : l'Abbaye Saint Melaine et l'Abbaye Saint Georges.



Grande chambre du Parlement de Bretagne
détail du Plafond sculpté de Pierre Dionis (1656-1660)



Hôtel de Bretagne : Fronton

LA PUISSANCE ECCLESIASTIQUE

Il y avait à Rennes quatre puissances : la puissance officielle, celle de l'Intendant et du Gouverneur qui représentait le roi dans la province, celle des Etats qui lui étaient subordonnés malgré son attitude fortement régionaliste, celle du monde judiciaire dominé par le Parlement, et enfin celle du Clergé, la plus ancienne de toutes. Cette dernière s'exerçait directement par l'Evêché et les très importantes abbayes Saint Melaine et Saint Georges mais aussi par le truchement des multiples communautés à travers la ville. Il y avait à Rennes près de deux mille religieux, cloîtrés ou non, sur une population totale de vingt mille personnes environ.

L'Evêque occupait théoriquement la première place dans la Bretagne indépendante ; c'était un homme de confiance, un familier du Duc et ordinairement son Chancelier. Sa demeure était située tout contre la cathédrale Saint Pierre et n'avait rien de luxueux. Sous la monarchie, Monseigneur est aussi, bien souvent, un appui du

pouvoir et son rôle est autant politique et diplomatique, que religieux. Son autorité était de ce fait un peu diminuée dans l'esprit d'une population où l'esprit d'indépendance de liberté, voire de domination, n'est pas forcément exclu. C'est vraisemblablement une boutade, mais elle n'est sans doute pas l'effet du hasard, que cette affirmation d'un paysan bigouden :

«Ar Vretonnet so mistri. E Paris hag e pep lech.»
Les Bretons sont maîtres. A Paris et ailleurs...

Monseigneur», pour subvenir aux besoins de l'Église, jouissait de certains biens. Le Faubourg l'Évêque payait redevances, les paroisses lui donnaient tribut ; il avait en outre un privilège : celui de franc regaire ; il s'agissait du revenu de l'ensemble des maisons groupées autour de la Cathédrale entre les rues de la Monnaie, Saint Guillaume, de la Psalette et du Griffon. Les seigneurs ecclésiastiques abandonnèrent dès qu'ils purent la Cité inconfortable aux rues souvent trop étroites. Ils décidèrent de s'installer ensuite au manoir abbatial de Saint Melaine, qui devint leur résidence jusqu'à la Révolution.

Peu de villes eurent, avant 1789, autant d'ordres religieux que la bonne ville de Rennes. Il y en avait vingt-trois, sans compter les Jésuites. Aussi, quand les Filles du Bon Pasteur demandèrent à bâtir un couvent, ce fut un tollé général, d'autant plus que ces sœurs désiraient le construire à l'Est de la Motte à Madame, tout près de l'abbaye Saint Georges. La Communauté de la ville montra vivement son opposition. Elle acceptait à la rigueur qu'elle s'installât autour de la rue Haute, sur la route de Saint Malo, ou vers le Champ Dolent. La Motte à Madame l'emporta. Le couvent existe toujours,



mais il est devenu caserne. Caserne aussi, le couvent des Jacobins et son église, un des établissements conventuels les plus anciens de la ville.

Le sanctuaire de Bonne Nouvelle fut fondé, suivant la tradition, par le Duc Jean IV, pour remercier Dieu de lui avoir donné la victoire sur son rival Charles de Blois, à la bataille d'Auray en 1364. Après cette «bonne nouvelle» rapportée au Duc, les moines jacobins construisirent leur couvent dont une bonne part fut ruinée par l'incendie sous la Restauration. Aujourd'hui les treillis ont remplacé le fourrage. Les États de Bretagne s'y réunissaient parfois et l'ordre de l'Ermine y fut fondé. Malgré les transformations apportées, le plan d'ensemble demeure. C'est un bel exemple d'architecture religieuse de la fin du Moyen-Age. L'église est plus ancienne, elle présente un aspect féodal, une allure massive, des fenêtres ogivales de petite taille, une décoration intérieure très sobre. Un cloître classique

avec des arcades en plein cintre ornées de moulures Renaissance et d'écussons. Anne de Bretagne y fut fiancée à Charles VIII.

Quelques centaines de mètres de là, l'ancienne église Saint Etienne, au bas de la rue d'Echange (XVème siècle). La nouvelle église Saint Etienne, située à l'extrémité du faubourg l'Evêque, ancienne église des Augustins est formée d'une nef, de deux bas côtés et d'une abside à pans coupés. Le toit de la tour offre une charpente et une coupole elliptiques très rares en Bretagne.

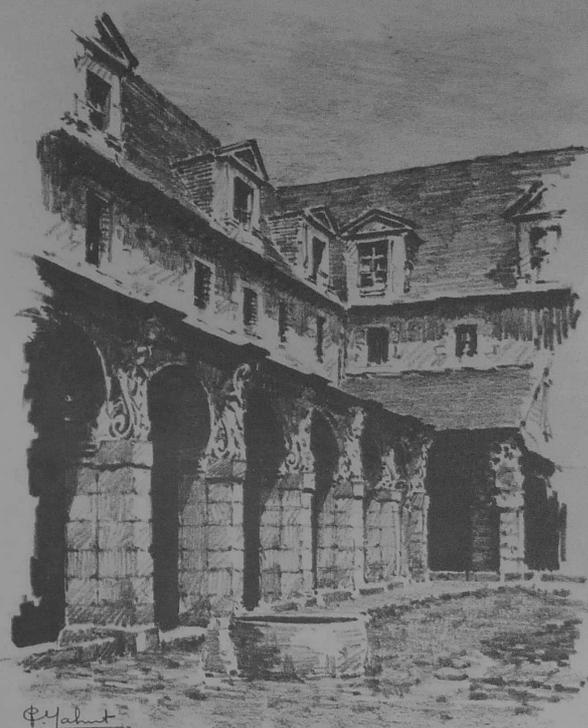


Mais les centres de la vie religieuse demeuraient les deux grandes abbayes Saint Melaine et Saint Georges.



L'abbaye Saint Melaine est la plus ancienne. Elle daterait du VII^{ème} siècle. La première église bâtie sur la tombe du Saint fut détruite par le feu. Le nouvel édifice qui servit d'ancre aux Normands vaincus par Gervant, fut à nouveau abattu au XI^{ème} siècle. C'est sur les ruines que fut bâtie l'abbaye actuelle, en partie brûlée au cours de la guerre de Cent Ans, et enfin restaurée, dans l'état actuel, dès 1670, par le Père Abbé Jean d'Estrades, qui le fit de ses deniers.

La tour, massive, est composite : l'ordre inférieur est en granit, de style dorique, une porte en plein cintre porte les armes de la Congrégation de Saint Maur. La fenêtre qui la domine lui ressemble : décor de moulures à têtes d'anges, de guirlandes de fruits et de feuilles, le tout surmonté d'une frise à triglyphes. L'étage, en calcaire, présente une vaste fenêtre en forme de loggia, avec, de chaque côté, une statue qui représenterait, crosse en main, Saint Benoit et Saint Maur. Un fronton triangulaire couronne le tout. Le sommet de l'édifice en forme d'octogone a été rajouté sous le second Empire en 1856. L'architecture est d'un goût discutable, avec cette énorme statue comme il s'en fit plus tard.



le cloître Saint Melaine

Les bâtiments claustraux forment la partie la plus riche de l'abbaye ; seuls subsistent les constructions et restaurations du XVII^{ème} siècle effectuées par l'Abbé Jean l'Estrades. Les huit arcades qui la composent sont en calcaire et quatre d'entre elles sont surmontées de cariatides représentant des anges, le tout enrichi



Cloître
Saint-Mélaine
détail

de feuilles d'acanthé et de chêne. Du vieux cloître roman il reste quelques chapiteaux dont l'un représente deux sirènes. Le manoir abbatial, construit par Louis XIV sur l'emplacement de l'ancienne

maison de plaisance, fut loué un moment à l'intendant de Bretagne, jusqu'au moment où François Bareau de Girac, évêque résidant y vint s'installer en 1770. Puis plus tard le manoir devint faculté de Droit, et l'abbaye école de rééducation pour les mutilés.



L'abbé jouissait des privilèges seigneuriaux : four, moulin, droit de basse et haute justice. Il disposait dans l'enceinte, des fourches patibulaires et d'une prison, nommait aux cures de Saint Jean, Saint Aubin et Saint Martin, avait le droit de quintaine.

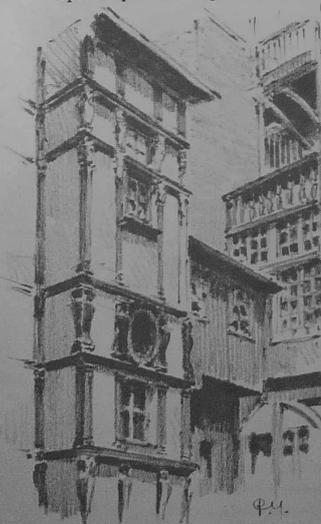
Toute congrégation, fût-elle savante comme celle de Saint Maur, avait son jardin potager, devenu ensuite jardin de Thabor au XVIIIème siècle. Ce jardin était partagé en deux : l'Enfer, rendez-vous des duellistes, et le Paradis avec son boulo-drome (le boulaingrain). Les bons moines eurent l'imprudence de livrer le Thabor aux promenades des Rennais, mais ne tardèrent pas à le regretter, et se plaignirent, à juste titre, des troubles et importunités de quantité de fainéants, vagabonds et escoliers qui le remplissaient de dissolution et de désordre au grand préjudice des offices religieux... «Ils rompent les tracés, ruinent les fossés, entrent par violence, jour et nuit, avec armes prohibées comme arquebuses, carabines et pistolets, tirent sur les garennes, injurient les religieux...»



Cloître St-Mélaine
détail

L'abbaye Saint Georges connut une destinée plus florissante. Elle fut fondée au début du XI^{ème} siècle par le Duc Alain II pour sa sœur Adèle. L'origine ducale de l'abbaye fut, au XV^{ème} siècle, source d'une dispute entre l'abbé de Saint Melaine et la marquise abbesse. Celle-ci prétendait avoir le pas à la cathédrale Saint Pierre lors des grandes cérémonies, exigeant que sa chaise fût placée au premier rang. L'abbé qui ne l'entendait pas ainsi, se plaignit au Pape, qui lui donna raison. Ainsi le Saint Père déplore que les religieuses «oublient les lois de la clôture et de la modestie, se mêlant dans les assemblées publiques et s'offrant au regard des hommes sans crainte d'offenser l'Être suprême à qui elles se sont consacrées».

L'établissement fut, jusqu'au XV^{ème} siècle, hors les murailles. Lorsque la deuxième enceinte fut construite, elle fut incluse dans la ville et la discipline fut rétablie par la dynastie La Fayette. Ce retour aux sources est confirmé par les plaintes des religieuses contre les curieux des tours du Curet. En outre des casseurs de carreaux jetaient quotidiennement des pierres aux fenêtres de l'abbaye. La police municipale qui était fort réduite, ne pouvait pas grand chose contre les coureurs de nuit et ribleurs de pavés, si bien que les habitants furent autorisés par le gouverneur à les poursuivre eux-mêmes pour les livrer à la justice.



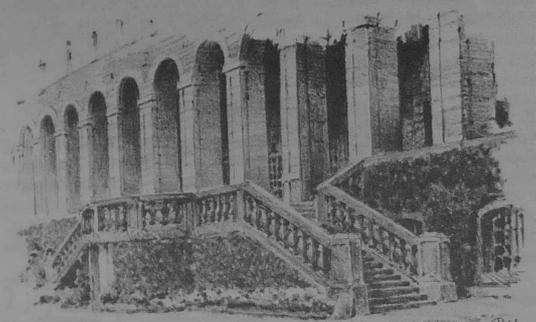
ancien Hôtel Hubert de Lasse
rue St Georges.



Rue St Melaine

J. Yabot

Les nobles dames de Saint Georges avaient de bons revenus ; un grand nombre de maisons, de moulins, de carrières, de prairies qui s'étendaient jusqu'à la Vilaine et la Motte à Madame où s'exerçait le vieux droit de Haute Justice. L'abbesse nommait aussi aux cures des paroisses Toussaints et Saint Pierre en Saint Georges. Elle possédait aussi des droits seigneuriaux et en particulier le droit de quintaine. Celui-ci s'exerçait sous la forme d'une chevauchée :



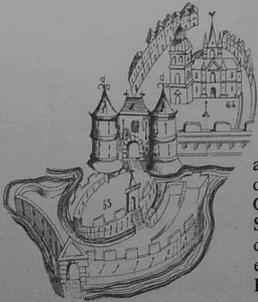
Ancienne Abbaye Royale de S^t Georges.

tous les mariés de l'année dépendant de son ressort étaient tenus de faire à cheval le tour du champ de foire, puis de venir se ranger à la porte de l'abbaye pour y recevoir le pain et le lard. Madame exigeait aussi des nouvelles mariées de sa juridiction qu'elles se rendissent à l'église Saint Hellier, après Vêpres. Elles devaient, d'un saut, franchir une pierre d'un pied de haut en chantant un couplet : « je suis mariée, vous le savez bien, si je suis heureuse, vous n'en savez rien ». Tout le quartier se rendait à Saint Hellier pour voir sauter les mariées.

Les bâtiments conventuels, qui furent construits dès 1670,

ont un aspect sévère. Le bâtiment central s'appuie sur un soubassement de granit percé de dix-neuf arcades, en arrière desquelles est une galerie voûtée. Au-dessus du premier étage, percé également de dix-neuf fenêtres, le nom, en grosses majuscules, de l'abbesse qui présida aux travaux - MAGDELAINE D L FAYETTE - encadre un écusson. Un autre étage, et une toiture à la Mansart, avec un fronton dans le goût du Grand Siècle portant écusson à décor d'hermines et deux figures représentant la Justice et la Paix, complètent le monument. Les ailes, quoique moins riches, présentent les mêmes caractères que la façade. Le cloître est en grande partie détruit.

La Révolution et l'Empire marquèrent la fin de l'abbaye. Les religieuses dispersées, les bâtiments furent convertis en caserne pour militaires, puis en caserne de pompiers. Le vénérable monument est réellement placé sous le signe du Verseau, puisqu'incendié en partie, il vit disparaître son abbatiale remplacée par une... piscine. Triste destinée de la vieille demeure bénédictine qui domine de son ample majesté l'ancien Pré Pourri.



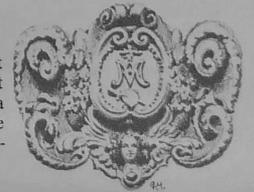
L'église Toussaints, de dimensions assez vastes, est le symbole de la puissance des Jésuites dans la ville de Rennes. La Compagnie s'y était installée en 1604. Ses membres se recrutaient principalement dans la noblesse, la haute bourgeoisie, et son but était d'instruire l'élite de la Bretagne. Le Père Coton, ancien confesseur



d'Henri IV, vint y prêcher. On vit affluer dans leur établissement toute la fleur de l'aristocratie bretonne, du haut négoce, de la bourgeoisie, tant leur réputation de savoir et de pédagogie était édifiante. Ce sont eux qui ont préparé ces cadres royalistes, ruraux, robustes et violents, faisant échec aux tentatives réformatrices qui agitèrent Rennes à la veille de la Révolution. Ces cadres prirent ensuite les armes contre la République lors de la Chouannerie. Le succès de la Compagnie était tel, que l'église n'était pas assez grande pour accueillir tous les disciples. Le Couvent des Carmes, rue Vasselot, recevait le surplus pour le service divin. Le collège (avenue Janvier et rue Saint Thomas) reçut jusqu'à deux mille cinq cents élèves, ce qui était fort profitable à une ville où l'activité se bornait au monde des boutiques.

Les bâtiments d'enseignement et d'internat ont l'aspect sévère qui convenait à l'austère Compagnie. Mais l'église Toussaints laisse éclater la froideur et la magnificence du style néo-grec classique, soulignées encore par les dimensions que justifiait le nombre des élèves et de leurs visiteurs. L'intérieur est majestueux, avec ces lignes droites et ces arcs de plein cintre, cette décoration baroque somptueuse - tout pour inspirer à la foi l'humble respect et le sentiment de la faiblesse humaine devant toute la puissance divine.

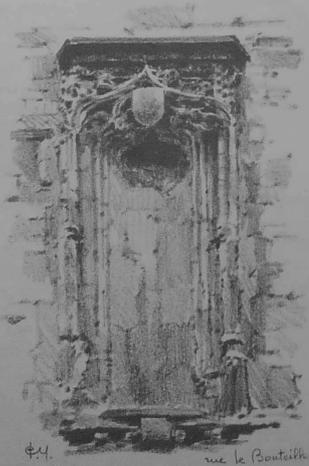
La fin du règne de Louis XV fut fatale aux Jésuites en 1761, le Parlement de Paris prononça la dissolution de la Société, imité en cela par celui de Rennes, sous l'impulsion de son procureur général la Chalotais.



Eglise de Toussaints

Le jour où il fallut se disperser, les Jésuites réunirent une dernière fois leurs élèves à l'église Toussaints. Monsieur de la Chalotais fut leur cible principale. On fulmina des menaces. Le ciel fut pris à témoin et les auditeurs furent assurés de l'immortalité.

L'église aujourd'hui conserve, intacts, ses caractères originels. On peut ne pas aimer son style du XVIIème siècle mais l'église Toussaints vaut une visite.



INCENDIE



En 1720 la grosse Françoise tombera et brûlera. Cette sentence prononcée par une des centuries de Nostradamus annonçait une effroyable calamité pour Rennes. Ce fut en effet en 1720 : l'avant veille de Noël, un menuisier pris de boisson mit le feu à son atelier. « La Cavée », c'était son surnom, ne fut pas assez prompt pour donner l'alarme, sans doute ne le pouvait-il pas, si bien que sa maison ne fut bientôt qu'une torche. L'exemple était fréquent d'accidents semblables, dus aux imprudences, à la foudre, mais ils se limitaient généralement à une aire très réduite. Mais le feu qui se déclara dans la rue Tristin, qui



courait derrière l'hôtel de ville actuel, prit rapidement l'allure d'une catastrophe. Les maisons de bois, avec leurs étages en sur-plomb, serrées les unes contre les autres le long des rues étroites et sinueuses étaient une proie facile pour les flammes, d'autant plus que les moyens pour le combattre apparaissaient dérisoires, sinon inexistants : des seaux de cuir et quelques puits épars dans la ville. Sous l'effet des vents d'Ouest, les flammèches communiquèrent le feu à tout le quartier : la Rue Neuve, puis la Vieille Laiterie, la Grande Pompe, l'église Saint Sauveur qui venait d'être achevée et qui était, disait-on, d'une grande beauté, le petit bout de Cohue, les deux cours de Rennes, le Présidial, les prisons... la tour Saint James qui soutenait Madame

Françoise. La grosse cloche tomba, sans fracas assure-t-on. Ainsi disparut l'horloge qui faisait l'orgueil de la ville. En tout furent détruites trente-deux rues et places, formant la partie centrale de la ville Haute et le cinquième de l'étendue totale de la métropole.

Les Rennais impuissants regardaient leur ville se consumer. Les bonnes volontés pourtant ne manquaient pas. Monseigneur, l'Intendant, les parlementaires, les religieux, les bourgeois et le peuple, vêtus de cuir et chaussés de sabots tentaient vainement d'arrêter le sinistre. Le tocsin sonnait dans les paroisses circonvoisines, à cinq lieues à la ronde, et l'on vit accourir plus de vingt mille personnes qui ajoutèrent leurs efforts à ceux des sauveteurs. Le feu grondait toujours et ce renfort surabondant ne fit qu'ajouter à la disette qui commençait. Le Palais du Parlement ne fut épargné qu'à la dernière extrémité. Pendant cinq jours, les flammes firent des ravages tels, qu'il n'y avait plus traces de rues ni de maisons mais un amas de cendres qui se rallumaient par moments et laissaient craindre la reprise de l'incendie.



Hôtel de
Blossac
(Commune de Rennes)

Yahut

Une pluie miraculeuse éteignit définitivement les derniers foyers. Mais quel spectacle de désolation. Chacun abritait ce qu'il avait de plus précieux dans des églises, sur les places, dans des maisons, aussitôt incendiées à leur tour. Le désastre fut immense. Plus de huit mille personnes sans abri cherchaient refuge dans la ville basse, dans les couvents.

À l'approche de l'An Neuf, il faisait froid. Les autorités de la ville durent prendre des mesures urgentes pour héberger ceux qui avaient tout perdu. On dressa des appentis, les salles du Parlement se transformèrent en dortoirs. L'Intendant permit de construire partout où cela était possible des baraquements avec les débris subsistants des immeubles incendiés.



Qui paierait ? Le trésor royal étant mis à mal par l'aimable Régence, le Gouvernement consentit un petit effort : il exempta de la « capitation » les habitants de la bonne ville de Rennes mais imposa aux États de Bretagne le financement des travaux de reconstruction.

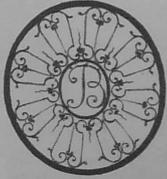
Ceux-ci s'exécutèrent d'assez mauvaise grâce. Mais il fallait agir. Un grand nombre d'artisans, de petits boutiquiers ayant tout perdu se bâtissaient des logements de fortune en dehors des remparts. La reconstruction promettait d'être longue...



Hôtel de Ville

Le gouvernement choisit l'architecte Robelin, homme de savoir mais d'un caractère difficile. Le plan qu'il avait conçu n'était pas sans grandeur. Il n'était nullement question de reconstruire les maisons de bois inconfortables desservies par un escalier de bois avec rampes et balustres protégées par un auvent ! Le pittoresque n'était pas de mise ! Robelin,

imbu des idées du grand Siècle, voyait des lignes droites partout. Le plan était simple : des rues larges se coupant en équerre. Les nouveaux bâtiments seraient construits sur cave voûtée surmontée d'un soubassement en granit dont la façade, en forme d'arcade donnerait sévérité à l'édifice. Au-dessus de ce rez-de-chaussée s'élèveraient trois étages surmontés d'un toit à simple pente sauf pour la place Louis le Grand (place du Palais). Tout était prévu : la taille des pièces, leur destination, l'emplacement des meubles, l'occupation des lieux suivant les étages. Mais tout ceci aurait coûté très cher. Deux ans avaient passé, rien n'était fait. On soupçonna l'architecte de faire durer une situation lucrative pour lui. Les plaintes affluèrent et Robelin dut se retirer.



Hôtel de Blossac

son successeur Gabriel sans renier le plan précédent, procéda à des aménagements sensibles au cœur des Rennais : deux étages au lieu de trois, décrochement des maisons dans les rues rampantes pour éviter la construction d'un entresol, et surtout des places pour aérer l'ensemble. La place Neuve devant le palais du Parlement devait être la pièce maîtresse de l'œuvre. L'architecte s'occupa ensuite de faire bâtir un vaste ensemble bordant une place qui comprendrait, la tour de l'horloge en étant le centre, l'Hôtel de Ville et le Présidial à l'Ouest, et vis-à-vis l'hôtel du Commandant en Chef. Les places du Champ Jaquet et Saint Germain furent également modifiées.

Hôtel Bonn de la Villebouvais



Quel chantier ! Il va durer près de trente ans. Tout le bâtiment fut mobilisé. On fit venir des ingénieurs de Normandie et de Bourgogne. Ces architectes employèrent la main d'œuvre locale, et pour les besognes basses, le terrassement, l'enlèvement des déblais dans des hottes et brouettes, des gagne-petit des quartiers périphériques, des paysans d'alentour découverts pendant l'hiver. Les matériaux venus



de loin, d'Anjou, de Redon par la Vilaine, par les mauvais chemins, coûtèrent fort cher.

Ainsi quand en 1754, on dévoila le cheval de bronze, le centre de la ville avait l'aspect actuel, malgré quelques additions de l'époque Restauration, le théâtre et des hôtels particuliers du temps de Louis-Philippe. Tel qu'il est, le nouveau quartier présente une belle unité. La place du Palais qui est la pièce maîtresse de l'œuvre, résume, par ses dimensions, son harmonie et son équilibre, le talent de l'architecte Gabriel.



Panneau de porte 11 rue Lebastard



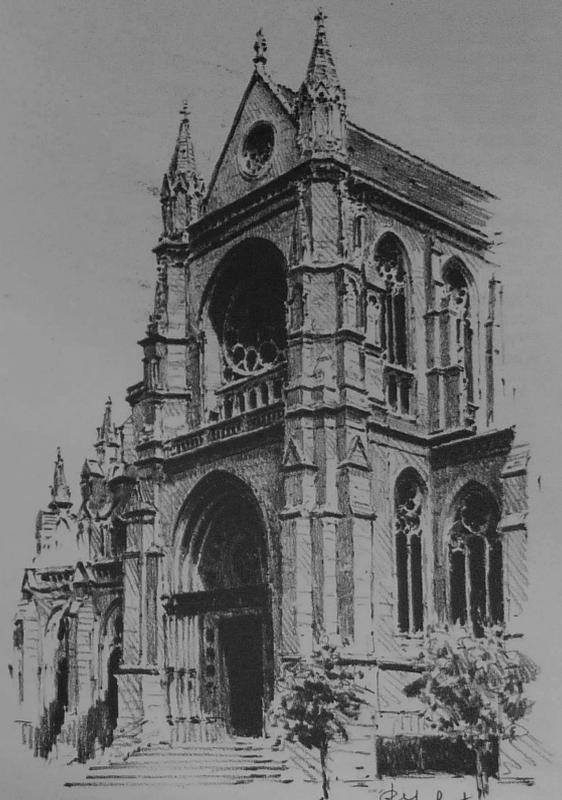
Arthur
de Richemont
Comte de Bretagne
Comte de Richemont
Connétable de France. Depuis Duc de Bretagne III du nom

P. Yabut

VIEILLES RUES, VIEILLES MAISONS



Dès le XV^{ème} siècle, la vieille cité, déjà surpeuplée, voit ses faubourgs prendre de l'extension. La surface habitée passe de neuf à soixante deux hectares. Comment défendre les nouveaux arrivants poussés vers la ville contre la menace constante des «routiers» et la guerre étrangère ?



Eglise St Aubin

P. Yabut

C'est sous le règne de Jean V et sur les conseils de son frère Arthur de Bretagne Comte de Richemond que fut édifée la deuxième enceinte afin que désormais la population des faubourgs situé à l'est ne soit sans cesse « en émoi et aux écoutes » dans la crainte des brigands. La menace française était aussi de plus en plus pressante. De nouveaux droits de « clouaison » furent prélevés, des spécialistes furent sollicités, parfois même des allemands comme Bernard et Déric « gens expérimentés et cognoissants en fait de fortifications et rempares » et vers 1450 les faubourgs étaient protégés.

La vie s'organisait donc autour des grands édifices : de la cathédrale qui en est le cœur, du palais ducal contre la porte Chatelière et de l'Hôtel de Ville.

Les rues principales, comme on peut encore le remarquer aujourd'hui, sont disposées en anneau coupé par deux grandes transversales, d'une part la rue du Chapitre et du Griffon, puis la rue Saint Sauveur. Les maisons s'ordonnent autour de ces voies, sans ordre précis suivant la fortune et la fantaisie de chacun.



La ville étouffa bien vite dans ce carcan de murailles. Désormais les faubourgs l'Evêque, Saint Helier, le Pré Botté... prendront une extension rapide. Les couvents déjà nombreux, formaient des îlots défendus par des murs plus épais et plus hauts que ceux des anciens notaires. Les réfugiés venus surtout de Normandie, fuyant les ravages de la guerre anglaise, comblèrent les espaces vides laissés par les communautés, sans aucun souci d'urbanisme, ce qui donna à la « ville neuve » le même aspect que l'ancienne.



Cette ville est la plus grande d'étendue et habitations que nulle autre en Bretagne, contenant de circuit par sus ses murs trois mille quatre cent cinquante marches de deux pieds et demy (2875 mètres). Cette ville eut, de tous les hommes de guerres, jugée très forte et en très bonne assiette pour estre bien deffendüe, ayant fortes murailles, remparts et grosses tours, avec des fossés grands et profonds et sorte

que pour le regard d'Iceux, il y a peu de villes en France qui la secondent».

D'Argentré ne se prononça pas sur l'aspect de la ville qui garda jusqu'au XVIIIème siècle un aspect médiéval. Les visiteurs d'aujourd'hui, devant des demeures qu'ils pensent du Moyen Age et qui sont en réalité des XVIème et XVIIème siècles, s'ébahissent sur ces témoins du passé.

Comme il serait agréable d'avoir une maison comme celle-là ! Quel caractère...» Le caractère ! Il y a, dans le vieux Rennes, deux catégories de maisons qui ont échappé à la destruction. Celles, les plus humbles, de la rue de la Psalette, en qui sont les logements économiques de l'époque ; et celles des bourgeois dont la construction, en grosses charpentes de chêne, richement sculptées, attestent l'aisance, sinon la richesse. Ces dernières sont plus hautes, plus spacieuses, avec leurs étages qui vont débordant l'un sur l'autre jusqu'au toit. En bas, la boutique, au premier et au second le domaine des riches ou des gens aisés, au-dessus, divisés ou compartimentés, le refuge de l'ouvrier et des femmes de peine. Partout une cour, une arrière-cour avec l'inévitable bric-à-brac d'ustensiles divers, de charretons, de bois...

Les rues étroites et sinueuses sont un plaisir pour le passant amateur d'archéologie : rue de Penhouet ou de la Fracasserie à cause du tintamarre qu'y faisaient forgerons et serruriers, tout l'ensemble de rues qui s'ordonnait autour de la prison Saint Michel, plus au Sud la rue des Dames, pleine de l'ombre de la reine Anne de Bretagne qui y habita : pieux pittoresque : la réalité est différente. «La ville est peu belle», écrivait Dubuisson Aubenay. «Le pavé est fort petit et pointu, les rues étroites, les maisons s'élargissent par le haut en sorte qu'en beaucoup des lieux elles touchent l'une l'autre et à peine le jour entre-t-il dans les rues, car les seconds étages s'avancent en dehors sur les premiers, et les troisièmes sur les deuxièmes et ainsi se vont toujours rétrécissant... Dans la plupart des logis, il faut passer par la «salle», ou cuisine pour aller à l'escurie ou estable... Les bestiaux passent par les mêmes passages que les hommes, et peu s'en faut qu'ils ne logent ensemble. Comme les logis sont en partie en pierre ardoisière et principalement de bois, les rats et les souris sont en plus grand nombre que j'aye jamais veüe en aucun autre lieu. Les puces et les punaises n'y manquent pas».

L'Hôtel de Ville, où siégeaient la Communauté et le Présidial, fut reconstruit en 1734. Il est l'œuvre de Gabriel, et élevé à la gloire de Louis XV. On y retrouve la maîtrise de l'architecte en chef du Roi : cette harmonie et cet équilibre de la place du Palais. Les deux pavillons qui encadrent le clocheton central sont réellement une joie pour les yeux. Ni clinquant ni superflu, mais des motifs sobres qui donnent cette distinction et cette impression qu'inspire la beauté



Griffon fils du Roi Henri II
1181
Plantagenet

authentique. Le bronze de Madame Françoise, refondue en 1761, a donné la grosse cloche, «le Gros», qui sans avoir l'éclat de l'aieule, sonne haut et clair. Le timbre en est magnifique.

Les demeures des nobles, qu'ils fussent d'épée ou de robe, sont bien l'image de la haute société de ce temps. Elles sont encore en grand nombre, les plus anciennes ayant été épargnées par l'incendie, les autres, bâties depuis, sont restées, pour la plupart, dans leur aspect original. Les portails et les boiseries qui appartiennent plus souvent à l'école du Parlement sont remarquables.

L'un des plus anciens hôtels est celui de Pinieuc, contre le parvis Saint Pierre. Bâti en 1631, c'est un bel exemple d'architecture de l'époque. Le grand hôtel de Cintré possède un très bel escalier. Celui des Monnaies, reconstruit au XVIIIème siècle, est un ensemble complet avec un magnifique portail sculpté aux armes de Bourbon. Dans la rue Saint Sauveur, l'hôtel de Blossac, fut un des fiefs de l'aristocratie. Celui des Chevaliers du Saint Esprit ainsi que les maisons qui lui



Contre scal

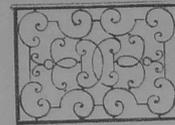
font suite, sont d'anciennes demeures ecclésiastiques à l'ombre de la cathédrale Saint Pierre.

La rue de la Psalette conserve un grand nombre de maisons du XVIIIème siècle, dont celles de la Prévôté et la «Marmite du Pauvre» rue du Griffon. La rue du Chapitre est sans doute l'une des plus belles. Elle possède les immeubles les plus anciens et les plus variés : «Au n° 22 une maison de la Renaissance dont les poutres sont ornées de rinceaux... Le n° 5 est l'ancien hôtel de la famille de l'Escu de Runfao (XVIIème siècle), seigneurs de Beauvais en Gévézé ; cette famille de parlementaires puissante et fort riche, fit décorer somptueusement sa demeure. Le grand escalier à larges balustres de bois



conduit à un palier décoré de personnages hauts en couleurs. Dans la cour, une maison à galeries de bois est ornée, en son centre, d'un pittoresque escalier à jour en 'tournelle'; chef d'œuvre de charpente, le plus curieux de la ville (XVI^{ème} siècle)». Mais après l'hôtel de Villandon et l'hôtel de Brie, le plus remarquable est celui de Blossac (1730-1750), dont l'escalier est fort beau. La rue des Dames n'offre pas un exemple moins intéressant. Presque toutes les maisons sont anciennes, et parmi celles-ci, l'hôtel de Coniac habité par le gros duc de Chaulnes de fâcheuse mémoire, puis par Madame de Sévigné, enfin par le Général Hoche. L'hôtel de Coniac donne sur la place de la Mission, qui fut le théâtre de cérémonies expiatoires dans la première période de la Restauration. La vindicte des Jésuites et des frères Dominicains s'y exerça avec une particulière vigueur. En quittant la croix monumentale, vers les Lices, on découvre l'hôtel de Molant, un bel exemple de demeure noble de la catégorie supérieure, appartenant au juriste Pierre Hevin et loué à l'intendant de Bretagne Pome-reu. Il date de la fin du XVII^{ème} siècle et son escalier à balustres de bois est le plus remarquable de la ville. Les maisons qui lui succèdent sont aussi du Grand Siècle. Les escaliers, quoique moins beaux, sont aussi à balustres. Les demeures possèdent des tours carrées avec des dômes. Elles sont vastes et étaient louées par étages. C'était la résidence des «nobles bourgeois», ou des bourgeois qui avaient usurpé les titres de noblesse (Montboucher n° 30, la Feuillée 28, La Noue 26).

Hôtel
Bonnet de la Villebouquais



Que de trésors à découvrir place Saint Anne, comme le Mouton Blanc habité par Leperdit, maire de la ville sous la Révolution, toute une théorie de maisons dans la rue aux Foulons, avec leurs colom-bages et leurs sculptures, des portes à frontons et des escaliers fort curieux. Le tout dominé par le sévère hôtel de Robien, dont une



Rue Dattin

partie date de la Renaissance, le reste appartenant aux siècles postérieurs, avec des additions dans le goût chinois. La rue du Champ Jaquet n'est pas moins intéressante. Les vieilles maisons s'appuient sur les remparts dont les bases sont assez bien conservées.

En la rue Saint Georges l'hôtel de la Villeriaie, puis celui du Ferron qui appartiennent à la commanderie de Malte, le grand et le petit hôtel Chalain, puis un bel ensemble de maisons récemment restaurées (12, 10, 8) qui datent du XVIIème siècle. Au contour de la Motte, l'hôtel de Cuillé, de Bizien, de Ruberso (Préfecture), de Courcy (Restauration), de Caradeuc (n° 1). Rue de Fougères, où habita le Président Marbœuf : une curiosité ! affirme le prince de Condé - «La Présidente du nom de Le Fèvre qui eu trente deux enfants, son mari, fort jeune et vert, et elle se porte assez bien».-

Deux autres belles rues, qui donnent toutes les deux sur la rue Gambetta, la rue de Corbin et la rue Saint Georges ; nombreuses maisons à colombages, plusieurs hôtels particuliers des XVIIème et XVIIIème siècles et enfin l'église Saint Germain, du XVIème siècle, qui possède de beaux vitraux.

Au sud de la vilaine, sur le quai, le Palais des Musées, construit sous Louis Philippe et au début du Second Empire, est d'un style néo-classique assez sobre. Par contre, ses collections, dont celles du Président de Robien, sont remarquables. Le département de la peinture est le plus beau, avec des œuvres de Poussin, Coypel, Champaigne, Georges de la Tour («Le Nouveau-Né») puis les maîtres les plus prestigieux de l'Ecole Flamande et Hollandaise, les Italiens avec Véronèse, Carrache, le Tintoret... Un des musées de provinces les plus riches.

Pour retrouver les richesses archéologiques du Vieux Rennes, il ne faut pas être pressé, et ne pas hésiter à découvrir ou en revenant sur ses pas à redécouvrir les plus agréables témoins chargés d'histoire dont la ville possède de nombreux exemples.



Centre
2017

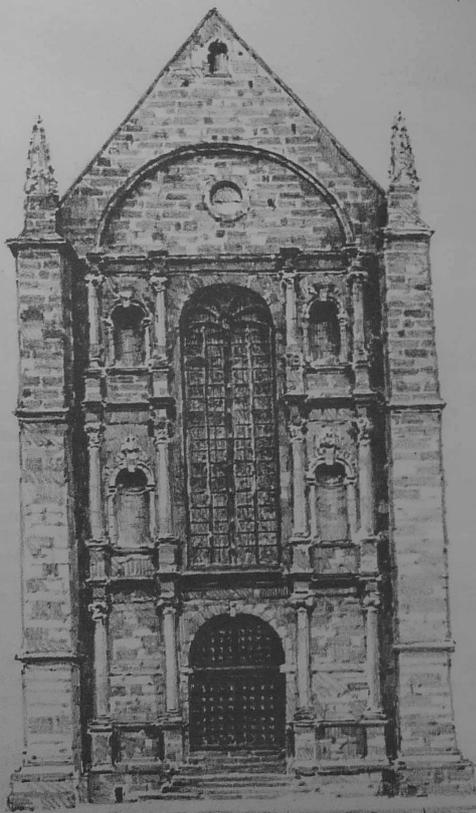
L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE



La tourmente révolutionnaire a passé sans bousculer l'ordre provincial. Le personnel politique de tendance girondine est demeuré en place malgré le Représentant Carrier. La justice révolutionnaire y sévit mais ce ne fut guère que contre la chouannerie, quelques nobles émigrés et un petit nombre d'ecclésiastiques. L'état d'alerte continuel dû aux menaces anglaises, l'insécurité de la guerre civile sur les pays des Marches, le chômage, la disette chronique, firent accepter aux Rennais le régime Consulaire et l'Empire. De même, les excès du régime napoléonien firent applaudir celui des Bourbons.

La noblesse s'était appauvrie par la perte de ses biens, et le peuple demeura misérable, «la mendicité est hideuse». Seules furent construites les Halles au blé et aux toiles. L'État, avare de ses deniers, n'a donné que pour rebâtir la cathédrale et faire une prison.

Les régimes passent. Sous la Deuxième République la ville, si ce n'est une certaine panique due à la crise financière, demeura très calme. L'administration continua le travail, le commerce fut en progrès ainsi que l'industrie, mais un tiers de la population resta dans l'indigence et la mendicité.



Eglise Saint-Germain

P. Fabre

Sous le Second Empire, la situation s'améliora cependant ; des travaux publics furent entrepris : le lycée, l'agrandissement du Champ de Mars et du Jardin des Plantes mais aussi l'adduction d'eau potable, le Théâtre, le palais universitaire, une maison centrale pour femmes, la décoration de la cathédrale et surtout la construction privée. La création et le développement des voies ferrées.

Sous la Troisième République Rennes ne connut ni heurs ni malheurs. Sa population doubla, mais le nombre de ses hôpitaux ne suivit pas le mouvement démographique. Pour la plupart des gens Rennes demeura la vieille ville qui écoute passer le temps, avec ses administrations, son université, et son manque d'industries.

Mais la Seconde Guerre mondiale va secouer la torpeur séculaire. Tout à l'entour la ville construisit une couronne d'immeubles modernes et favorisa l'implantation d'entreprises dynamiques. Ils témoignent de sa vitalité. Ainsi, comme l'a écrit Henri Fréville : « Rennes qui a connu successivement l'inquiétude, la douleur et l'espoir, est demeurée d'une façon générale calme et réfléchie, ne doutant ni d'elle même ni de son avenir. Sans doute est-ce la raison de la continuité de son développement et la source de ses légitimes espoirs ».



rue du Chapitre

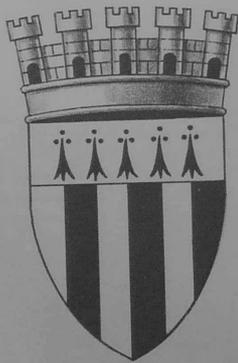


TABLE des ILLUSTRATIONS

Page 12	Anne de Bretagne entreprenant son tour de Bretagne
Page 13	Rue de la Psalette - Vieilles maisons
Pages 16-17	Carte de Bretagne d'après l'Indicateur Fidèle 1765
Page 19	Vieille maison (détail)
Page 21	Anne de Bretagne d'après les documents du cabinet des Estampes
Page 23	Contre-scel
Page 24	La Porte Mordelaise
Page 28	Rue de la Psalette
Page 29	Hôtel de Ville (détail)
Page 30	Rue St Georges - Rue Pont aux Foulons
Pages 32-33	Rue de Juillet
Page 35	Place des Lices - Place Ste Anne
Page 36	Rue St Sauveur - Enseigne de relieur
Page 37	La cathédrale de Rennes
Page 39	Sceau Arthur Comte de Richemont 1422
Page 39	Ancien Castel de Freslon de la Freslonnière. XV ^e et XVII ^e siècles
Page 40	Hôtelier du XV ^e siècle angle rue du Griffon
Page 41	Prison St Michel
Page 42	Cathédrale : couronnement des grilles extérieures - Rue de la Psalette
Page 44	Rue de la Psalette
Page 45	Bénitier - Rue St Yves - Sceau Pierre de Dreux 1230
Page 46	Anne de Bretagne en prières (Eglise abbatiale de Saint-Denis)
Page 47	Intérieur de la cathédrale
Page 48	Ancien hôtel de Robien XV ^e siècle - Cour hôtel de Blossac - Rue du Chapitre
Page 49	Rue du Griffon - Rue du Champ Jacques - Anne Duchesse 1490
Page 50	Maison dite de « Du Guesclin »
Page 51	Cour privée - 7, rue de la Motte Flabiet
Page 52	En flanant... vieille maison
Page 53	Rue St Yves
Page 55	Dans le quartier de la Prison St Michel - Prison St Michel - Ancien Prieuré fondé en 980
Page 57	Chapiteau du cloître St Méline (Musée de Rennes)
Page 58	Eglise St Etienne
Page 60	Eglise St Germain
Page 61	Enseigne surmontée d'un coq - Dans le quartier de la Tour de l'Horloge d'après documents d'époque
Page 62	Sceau
Pages 64-65	Le Palais de justice
Page 67	Palais de justice : panneau décoratif (façade) - Palais de justice (cour) détail
Page 68	Palais de justice (détail)
Page 70	Armes du Duc de Bretagne
Page 71	Palais de justice (détails)
Pages 72-73	Place du Palais (détails)
Page 74	Palais de justice (détails)
Page 75	Grande chambre du Parlement de Bretagne - détail du plafond sculpté de Pierre Dionisio (1656-1660)
Page 77	Hôtel de Blossac - Fronton
Page 78	Rue St Georges (détail) - Portail
Page 79	Rue St Georges - Place des Lices
Page 80	Grille d'entrée du Thabor - Fronton
Page 81	Le cloître Saint-Méline
Page 82	Cloître Saint-Méline (détail)
Page 83	14, rue St Yves - Cloître St Méline (détail)
Page 84	Ancien hôtel Hubert de Lasse - rue St Georges
Page 85	Rue Saint-Méline
Page 87	Ancienne abbaye royale de St Georges
Page 88	Dans le quartier de l'église de Tousaints d'après documents de l'époque
Page 89	L'église de Tousaints - Intérieur (détail)
Page 90	Rue Le Boutellier
Page 91	Rue de la Psalette
Page 92	Hôtel de Ville
Page 93	Eglise St Aubin
Page 95	Hôtel de Ville - Rue St Georges (détail)
Page 96	Hôtel de Blossac (détail) - Hôtel Bonin de la Villebouquais (détail)
Page 97	Panneau de Porte - 11, rue Lebastard
Page 98	Arthur de Bretagne - Comte de Richemont - Connétable de France
Page 100	Hôtel de Blossac (cour intérieure)
Page 101	Sceau
Page 102	Hôtel de Blossac
Page 104	Cedfroi, fils du Roi Henri II Plantagenêt
Page 105	Contre-scel
Page 106	Place des Lices
Page 107	Hôtel Bonin de la Villebouquais (détail)
Page 108	Rue Dottin
Page 109	Contre-scel
Page 112	Eglise Saint-Germain
Page 113	Rue du Chapitre (détail)
Page 114	Écusson - Armes de la Ville

*Le présent album
réalisé grâce à la collaboration de
Raymond CORNON
architecte en chef des Bâtiments de France d'Ille-et-Vilaine
fut achevé le 29 septembre 1977
en la fête de Messire Saint-Michel
patron de la Bretagne
par l'Atelier d'Art Philippe PETIT à Angers*

*Les lithographies originales
de Pierre MAHUT
ont été directement reportées sur le zinc du tirage
et pressées délicatement par l'Imprimerie Vanden Brugge*

*Le coloris de frontispice
a été réalisé avec les aquarelles de l'artiste
en l'atelier de l'éditeur*

